



# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Les Métiers de Paris

AU MOYEN AGE.

TROISIÈME ARTICLE.

LA BONNETERIE.

Le cinquième corps des marchands était autrefois celui des changeurs. Leurs comptoirs étaient situés sur le *pont au Change*, qui était alors couvert de maisons et qui a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir de leur ancienne demeure. Outre le change des monnaies, sujettes à de nombreuses variations, ils escomptèrent aussi les valeurs commerciales lorsque la science du crédit commença à se fonder parmi nous. Une branche importante de leur industrie consistait encore à faire passer, moyennant un intérêt, les redevances multipliées que les gens de l'Église payaient à Rome sur les  *bénéfices*  ecclésiastiques, tels qu'abbayes, prieurés, évêchés, etc. Mais lorsqu'en 1438 le roi Charles VII conclut avec le pape le célèbre traité de la  *pragmatique sanction* , le nombre et la quotité de ces redevances cléricales se trouvèrent singulièrement diminués. Le soin des négociations relatives à l'envoi des pouvoirs religieux, c'est-à-dire l' *expédition des bulles* , ainsi que la perception des droits qui continuèrent d'être payés à la cour de Rome, devint l'apanage d'un genre d'officiers spéciaux que l'on appelait

*expéditionnaires ou banquiers en cour de Rome* . Les transactions purement commerciales passèrent insensiblement aux mains des Lombards, puis des négociants et banquiers. Toutes ces circonstances réunies amenèrent l'affaiblissement rapide des changeurs ; si bien qu'en 1514, lorsque ce corps de métiers fut mandé à son rang pour porter le dais à l'entrée de Marie d'Angleterre, seconde femme de Louis XII, il se trouva réduit à cinq ou six chefs de famille, qui se récusèrent alléguèrent que leur condition de pauvreté ne leur permettait pas de supporter la dépense nécessaire pour figurer dignement dans cette cérémonie.

Les changeurs ayant donc renoncé à l'honneur qui leur appartenait, furent remplacés par les bonnetiers, et ces derniers, qui ne formaient précédemment qu'une communauté d' *artisans*  et non de  *marchands* , se virent tout d'un coup élevés au rang de cinquième corps de métiers ; ce qui leur donnait le pas sur les orfèvres. Plus tard ceux-ci réclamèrent la préséance et l'obtinrent à l'entrée du cardinal Barberin en 1625, comme nous le verrons ci-après ; mais, à partir de 1660, le rang de cinquième corps fut définitivement confirmé en faveur de la bonneterie.

Dès une époque antérieure au quatorzième siècle, nous trouvons les bonnetiers établis en corporation sous le nom de bonnetiers, chaussetiers et mitainiers. Leurs maîtres prenaient la qualité de  *ba-*



*cheliers du mestier de bonneterie.* Leur patron était saint Fiacre, fils d'un roi d'Écosse, attendu que les premiers ouvrages de tricot passaient pour être venus en France de ce pays. La confrérie avait une chapelle à l'église de Saint-Jacques la Boucherie, dont il nous est resté une tour si pittoresque. Les vitraux de cette chapelle étaient décorés des anciennes armoiries des bonnetiers, à savoir, de pourpre à une paire de forces ou ciseaux ouverts, d'argent, surmontée de quatre chardons posés en pal, et rangés en fasce au naturel.



En 1629, ce blason fut changé par le prévôt, qui leur donna pour armes de pourpre à cinq neufs d'argent, à la bannière de France; en chef, une étoile d'or à cinq pointes.

Lors de l'entrée de Charles-Quint, en 1540, les bonnetiers marchèrent les quatrièmes et portaient la robe de velours gris.

#### L'ORFÈVRE.

Le sixième corps de métier était celui des orfèvres. A les en croire, dit un historien de la capitale, c'était le premier rang qu'ils devaient occuper. Ils se flattaient d'avoir eu autrefois la garde de la vaisselle et des bijoux précieux des rois de France. Saint Éloi, leur patron, l'était aussi de tous les métiers à marteau; il passait, comme on sait, pour avoir été lui-même orfèvre sous les rois de la première race, ainsi que

saint Théau son disciple. On voyait il y a peu de temps à la Bibliothèque royale un siège de bronze d'une date fort ancienne, connu sous le nom de *chaise de Dagobert*, et que la tradition lui attribuait comme étant sorti de ses mains. Ce siège a été rendu au trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis, d'où il provenait, et où il se trouve encore. Fiers de cette antique origine, les orfèvres refusèrent en 1629 les nouvelles armes qu'on voulait leur donner, et préférèrent les anciennes, qui leur avaient été concédées par Philippe de Valois, vers 1330, et dont on distingue encore les traces sur les vitraux de Notre-Dame de Paris, où ils conservèrent une chapelle et une confrérie sous l'invocation de sainte Anne, jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Ces armoiries étaient de gueules, écartelées d'une croix entachée d'or qui fait quatre quartiers : au premier et quatrième, à la couronne d'or à l'antique; au deuxième et troisième, chargé d'un calice du même, au chef cousu de France. La devise était : *In sacra inque coronas* (pour les ornements sacrés et les couronnes). Cette devise explique suffisamment la valeur symbolique des pièces de l'écu, et fait allusion aux deux emplois les plus relevés de cette industrie.



En 1540, les orfèvres portèrent le dais les sixièmes. Leur robe était de velours rouge.

A. VALLET DE VIRIVILLE.



## Revue Littéraire.

*Le Marchand d'antiquités* de Charles Dickens; traduit de l'anglais, par Defauconpret. 2 vol. in-8°, chez Gustave Barba, éditeur, rue Mazarine.

A Londres, dans une famille de la bourgeoisie, vivaient deux frères, Harry et William Humphrey. Ils s'aimaient tendrement, avaient mêmes goûts, mêmes sympathies; un jour la même femme toucha leurs cœurs; ils devinrent rivaux. William, le plus jeune, s'en aperçut le premier, et fut effrayé en sentant son affection fraternelle se refroidir. Son enfance avait été maladive; Harry, pour le soigner, renonçant à toutes les distractions, lui avait consacré sans regret ses jours et ses nuits... Ne voulant pas être un obstacle au bonheur de son frère, et pour s'acquitter envers lui, William renferma son secret dans son cœur, abandonna son pays, et alla vivre dans une contrée lointaine. Peu de temps après son départ, Harry épousa celle qu'il aimait; mais son bonheur ne dura guère. Sa femme mourut au bout d'une année, après l'avoir rendu père d'une fille.

L'affection de Harry pour cet enfant devint une sorte de culte; il ne savait rien lui refuser, et lorsque parmi les nombreux prétendants à sa main elle fit un choix qu'il voyait bien être indigne d'elle, il n'eut cependant pas la force de s'y opposer. Bientôt en effet la jeune femme fut négligée par son mari, puis il la ruina et l'accabla d'outrages et de mauvais traitements. Dans son malheur, elle n'osa même pas recourir à son père, qui avait déjà compromis sa fortune pour sauver son gendre de l'infamie. Néanmoins cette infortunée ne cessa jamais d'aimer l'auteur de ses maux, et lorsqu'une maladie, due à la débauche et à la misère, vint le lui enlever, elle ne put lui survivre, et mourut laissant un

garçon de dix à douze ans et une fille en bas âge nommée Nelly. Harry se chargea des deux orphelins. Dans la nécessité où il était de se créer une industrie pour vivre, il imagina d'utiliser ses connaissances en tableaux, en curiosités, et de se livrer à un commerce d'échange et de brocantage de ces sortes d'objets.

Le frère de Nelly avait toutes les vicieuses inclinations de son père; aussi, bientôt entraîné par la fougue de ses passions, il quitta le toit paternel et n'y reparaisait que pour arracher de l'argent à son grand-père, qui ne tarda pas à être réduit à une gêne extrême.

Ce fut alors que les plus poignantes inquiétudes s'emparèrent du vieillard. La perspective de la misère lui fit peur, non pour lui, mais pour sa chère Nelly, dont la ressemblance avec sa mère était si parfaite, qu'il avait reporté sur elle toute l'affection que son cœur éprouvait jadis pour sa femme et sa fille.

Il se préoccupa si continuellement de l'avenir de cette enfant que ses facultés s'en affaiblirent. S'imaginant qu'il recouvrerait sa fortune là où elle avait été engloutie par son gendre et son petit-fils, il passait toutes les nuits dans les maisons de jeu, et toujours la chance lui était contraire; si bien qu'un jour vint où il ne lui resta plus d'autre ressource qu'un emprunt qu'il espérait pouvoir faire; mais ne voyant pas venir l'usurier qu'il attendait: « S'il m'abandonne, dit-il à Nelly, je suis perdu, et ce qui est pire, je vous ai ruinée, vous, pour qui j'ai risqué tout ce que j'avais, il ne nous restera qu'à mendier. — Eh bien, mendions, et soyons heureux, répondit la petite Nelly. — Mendier et être heureux! cela ne se peut, pauvre enfant, reprit le vieillard. — Si, cher grand-papa, répliqua Nelly avec une force au-dessus de son âge; j'aimerais mille fois mieux mendier sur la grande route que de continuer à vivre comme nous vivons depuis quelque temps. Vous changez de jour en jour, mon cœur



se brise, et j'en mourrai. » En parlant ainsi elle se jeta au cou de son aïeul et fondit en larmes.

Le hasard ayant fait découvrir par les créanciers de Harry l'emploi que celui-ci faisait de l'argent qu'il leur avait emprunté, ils se firent autoriser en justice à prendre possession de la maison du vieillard et de tout ce qu'elle contenait, afin d'assurer leur remboursement.

Harry tomba gravement malade; il eut une fièvre ardente accompagnée de délire. Nelly ne cessa de lui prodiguer les plus tendres soins; mais le dernier coup avait été porté à l'intelligence du vieillard, et quand il fut entièrement rétabli, Nelly vit bien que désormais c'était à elle de diriger la conduite de son aïeul. A cette époque, elle avait quinze ans à peine. Par une belle matinée du mois de juin, Nelly tenant son grand-père par la main, tous deux sortirent de Londres, comme les rues étaient encore désertes. Quand ils se trouvèrent dans les champs : « Cher grand-papa, lui dit Nelly, cette longue course ne vous a-t-elle pas fatigué? — Fatigué! je le serais s'il s'agissait de retourner là-bas où j'ai tant souffert, répondit-il en étendant le bras du côté de la ville; nous en sommes encore trop près. Allons plus loin, plus loin... » Nelly, voyant une petite mare d'eau pure, s'y rafraîchit le visage, les mains et les pieds. Voulant procurer au vieillard le bien-être qu'elle venait d'éprouver, elle l'assit sur le bord de la mare et fit pour lui tout ce qu'elle venait de faire pour elle.

« Je pouvais autrefois me servir moi-même, lui dit Harry; je ne sais pourquoi je ne le puis plus. Dites-moi que vous ne me quitterez jamais, Nelly. Je vous aimais pendant ces temps de malheur; si je vous perdais, il ne me resterait qu'à mourir. » Puis, appuyant sa tête sur l'épaule de Nelly, il gémit douloureusement. Quelques jours auparavant la jeune fille n'aurait pu retenir ses larmes; en ce moment elle ne songea qu'à distraire son aïeul. Il

se calma bientôt, et finit par s'endormir en chantant à demi-voix comme un enfant.

A son réveil ils partirent, et ne s'arrêtèrent que le soir dans un petit village pour y passer la nuit. Le lendemain, ils continuèrent leur voyage et arrivaient près d'une église, lorsqu'ils aperçurent deux hommes assis sur l'herbe. C'étaient des entrepreneurs d'un spectacle de marionnettes, arrêtés là pour faire des réparations au matériel de leur théâtre. L'un attachait une nouvelle queue au diable, et l'autre fabriquait une potence en miniature. Harry voulut s'asseoir près de ces hommes; la conversation s'engagea entre eux; si bien qu'ils convinrent de faire route ensemble vers les courses qui devaient avoir lieu à peu de distance. Nelly consentit à cet arrangement, pensant que bientôt la modique somme qu'elle avait emportée serait épuisée, et que, devant être réduits à mendier leur pain, ils ne pourraient le faire nulle part avec plus de succès que dans un endroit où beaucoup de personnes riches seraient réunies. Elle se mit à cueillir des roses sauvages et d'autres fleurs des champs dont elle fit de petits bouquets qu'elle espérait vendre aux dames qui allaient venir dans leur équipage. Mais son attente fut bien déçue; presque toutes ces élégantes repoussèrent dédaigneusement les bouquets de la pauvre enfant, et elle n'aurait eu guère à se louer de son séjour aux courses, si elle n'y eût fait la rencontre de mistress Jorley, propriétaire d'une collection de figures de cire qu'elle colportait dans toutes les villes d'Angleterre. Mistress Jorley était une excellente femme qui eut pitié de la situation de Nelly. Elle lui conseilla de ne pas demeurer plus longtemps dans la société des entrepreneurs de marionnettes, gens un peu suspects, et lui offrit de l'employer à montrer les figures de cire et à en raconter l'histoire au public. Votre grand-père, lui dit-elle, s'il veut s'occuper, pourra recevoir les contremarques; vous serez logés et nourris. Quant au



salaires, je ne puis en parler que lorsque j'aurai vu comment vous vous acquittez de vos fonctions.

Nelly accepta cette proposition avec reconnaissance. On lui apprit dans la soirée tout ce qu'elle avait à dire sur chacune des figures de la collection, et comme sa mémoire était excellente, dès le lendemain elle fut en état de faire les honneurs de la salle d'exhibition aussi bien que mistress Jorley elle-même.

Les fonctions de Nelly étaient laborieuses : toutes les demi-heures elle avait à débiter une centaine d'histoires : mais sa gentillesse faisait que beaucoup de spectateurs lui donnaient une légère gratification. Elle était bien traitée par mistress Jorley, qui aimait à avoir ses aises, mais qui aussi aimait à les procurer aux autres. Elle n'aurait donc pas eu lieu de regretter sa liaison avec cette femme, si la situation d'esprit de son aïeul n'eût pas été pour elle un sujet continuel d'inquiétudes.

Un dimanche, jour où la salle d'exhibition était fermée, elle sortit avec Harry pour aller respirer le bon air hors de la ville. En revenant de leur promenade, ils furent surpris par un orage et forcés de se mettre à l'abri dans un cabaret. Un bon feu était allumé ; ils s'en approchèrent pour sécher leurs habits. A l'un des côtés de la cheminée, un grand paravent s'étendait de manière à former une espèce de cabinet. Une voix rauque en sortit, qui dit : « Mouchez cette chandelle, je ne puis distinguer un roi d'un valet. — Nelly ! murmura le vieillard, comme s'il sortait d'un rêve, entendez-vous ? — J'ai gagné, Isaac, reprit la même voix ; payez-moi ! » Les yeux de Harry s'enflammèrent en entendant l'argent sonner sur la table, et Nelly fut consternée en voyant les joues de son grand-père devenir pourpres.

« Allons, ma revanche, reprit une voix grêle. — C'est cela ! s'écria Harry ; c'est ce que je disais toujours ; c'est à quoi j'ai rêvé toutes les nuits... ma revanche !... Nelly !

combien avons-nous d'argent ? je vous en ai vu hier, donnez-le-moi. — Non, mon cher grand-papa, permettez-moi de le garder. Allons-nous-en, ne vous inquiétez pas de la pluie, partons ! — Donnez-moi cet argent, vous dis-je ; il me le faut ! » Elle n'osa refuser plus longtemps, et tira de sa poche une petite bourse. Le vieillard la lui arracha des mains et passa de l'autre côté du paravent. Nelly ne pouvant le retenir l'y suivit. « Monsieur désire faire une partie ? dit Isaac en voyant venir le vieillard. — C'est cela même, » s'écria Harry ; puis prenant une place à la table, il se mit à jouer. Nelly regarda le jeu sans y rien comprendre. Elle s'inquiétait peu de la perte ou du gain, mais elle déplorait la fatale passion dont son aïeul était victime.

Le jeu et l'orage finirent en même temps, et Isaac fut le seul qui quitta la table en gagnant. Le vieillard y restait encore, mêlant, coupant les cartes, et les distribuant comme si les autres joueurs y eussent été. « Voyez la malédiction de la pauvreté, Nelly, dit-il ; si j'avais pu jouer un coup de plus, je réparais ma perte de la soirée, cela est sûr. Examinez les cartes. — Tâchez de les oublier, grand-papa, dit Nelly. — Les oublier ! non, jamais ! comment pourrais-je vous enrichir si je les oubliais ? Patience ! Qui perd aujourd'hui gagne demain ! »

Après cette fatale rencontre, chaque soir Harry sortit seul, et comme Nelly s'aperçut qu'il lui dérobait tout ce qu'elle gagnait, la cause de ces absences ne lui fut que trop connue. Elle vécut alors dans de perpétuelles appréhensions qui ne tardèrent pas à être justifiées. Les joueurs du cabaret étaient des Bohémiens qui n'avaient pas eu de peine à dépouiller Harry du fruit des économies de sa petite-fille ; mais ils ne voulurent pas s'en tenir à si peu. Ils savaient que mistress Jorley avait en sa possession une somme d'argent assez forte, et pour se l'approprier, profitant de la démence de Harry, ils lui persuadèrent



dé s'emparer de cet argent, afin de pouvoir tenter de nouveau la fortune. « Il est impossible qu'il ne vous vienne pas une chance favorable, lui disait Isaac ; ce n'est donc qu'un emprunt que vous ferez à cette dame. »

Heureusement que, sans en être aperçue, Nelly avait suivi son grand-père jusqu'à la tente des Bohémiens, le soir où ils l'engagèrent à commettre cette action abominable ; ayant entendu leur conversation, elle vit bien qu'il fallait arracher Harry à son terrible tentateur ; la fuite lui parut le seul moyen, et elle résolut de le mettre à exécution avant que le jour eût reparu.

Dans le milieu de la nuit, elle alla réveiller son aïeul et lui saisit la main. « Qu'est-ce ? s'écria-t-il, en fixant ses regards sur la figure pâle de Nelly, qui lui fit l'effet d'un spectre. — J'ai eu un rêve effrayant, dit-elle. Ce rêve est revenu deux fois. Il me représentait un homme à cheveux blancs, comme les vôtres, entrant la nuit dans des appartements obscurs, et volant l'or de ceux qui dorment. Allons, debout ! » Le vieillard trembla de tous ses membres et joignit les mains dans l'attitude de la prière. « Ce n'est pas moi, dit Nelly, c'est le ciel qu'il faut prier, afin qu'il détourne de nous de pareils crimes. Ce rêve n'est que trop réel ; nous ne pouvons rester ici, il faut fuir ! » Il la regarda encore comme s'il l'eût prise pour une apparition. « Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta Nelly d'une voix forte, debout ! venez avec moi ! — Cette nuit ? murmura Harry. — Oui, cette nuit... il serait trop tard la nuit prochaine. »

Le vieillard sortit de son lit, et se soumettant à la volonté de l'enfant comme à celle d'un ange envoyé pour le guider, il se prépara à la suivre. Elle lui donna sa valise, fit un petit paquet de ses hardes, puis le prenant par la main elle le conduisit hors de la maison.

En toute autre circonstance, Nelly eût été accablée de douleur d'abandonner ainsi mistress Jorley, qui l'avait traitée elle et

son père avec tant de bonté ; de la laisser penser qu'ils étaient des fourbes ou des ingrats ; mais l'idée qu'ils fuyaient pour échapper à la honte et au crime, et que de son courage à elle dépendait l'honneur de son aïeul, fit taire ces considérations subalternes.

Ils menèrent pendant quelque temps une vie errante et misérable ; enfin un asile doux et tranquille leur fut offert par le digne maître d'école d'un petit bourg. Nelly partagea les travaux de cet homme bienfaisant ; elle l'aïda à gouverner ses écoliers et se chargea de tous les soins du ménage.

Mais les forces de la pauvre fille étaient épuisées ; sa santé déclinait chaque jour, et la rougeur éclatante des pommettes de ses joues contrastait si fort avec la pâleur du reste de son visage, qu'on ne devinait que trop la nature de la maladie qui la minait.

Pendant que ces événements se passaient, William Humphrey avait voyagé dans les pays étrangers. L'éloignement rendait les communications difficiles entre lui et son frère ; cependant William recevait quelquefois des nouvelles d'Harry, et sa dernière lettre peignit si vivement la situation dans laquelle il se trouvait, ainsi que ses craintes sur l'avenir de Nelly, que William réalisa sa fortune à la hâte, et résolut de revenir dans son pays pour se réunir à son frère.

Son émotion fut grande en arrivant à la porte de la maison de Harry ; mais Harry n'y était plus ; ses créanciers l'en avaient chassé, et personne ne savait ce qu'il était devenu. Ce ne fut qu'après de longues recherches et bien des courses infructueuses que William parvint enfin à le rejoindre dans la maison du maître d'école où il s'était réfugié avec Nelly.

La nuit était déjà assez avancée lorsque William arriva ; aussi fut-il étonné d'y voir briller de la lumière. La porte n'était fermée que par un loquet ; il le leva, et entra dans une chambre où il vit assis près du foyer un individu qui paraissait chercher à se réchauffer. C'était Harry Humphrey. « Mon cher frère ! s'écria William en pre-



nant les mains du vieillard dans les siennes, mon cher frère ! parlez-moi ? — En voici encore un, dit Harry. Combien il y en a ici, de cesspectres ! — Je ne suis pas un spectre, je suis William, votre frère ; vous me reconnaissez bien maintenant, n'est-ce pas ? et Nelly.... où est-elle ? pourquoi n'est-elle pas auprès de vous ? » Harry Humphrey étendit le bras vers un coin de la chambre : — Nelly ! répondit-il, elle dort... là .. dans un cabinet.... écoutez !.... n'a-t-elle pas appelé ? — Je n'ai rien entendu, dit William. — Si ! si ! répliqua Harry. Vous entendez maintenant, n'est-ce pas ? » Il se leva et pencha l'oreille du côté du cabinet. « C'est bien cela, ajouta-t-il avec un accent de triomphe sauvage. Y a-t-il quelqu'un au monde qui reconnaisse cette voix-là mieux que moi ? » Puis il passa dans la chambre voisine. Après une courte absence il revint. « *Elle dort toujours*, murmura-t-il ; vous aviez raison, elle n'avait pas appelé, à moins que ce ne fût en rêvant ; cela lui est déjà arrivé plusieurs fois. » Il se parlait ainsi à lui-même plutôt qu'il ne s'adressait à son frère. « *Elle dort profondément*, » reprit-il ; puis ouvrant un vieux coffre il en tira quelques vêtements. « Voici sa jolie petite robe, dit-il... sa robe favorite ; j'aurai soin qu'elle la trouve près d'elle à son réveil ; et, voyez-vous, ces petits souliers ? ils sont bien usés, mais elle les a gardés comme un souvenir du long voyage que nous avons fait ensemble. » Il remit dans le coffre tout ce qu'il en avait tiré et jeta un regard inquiet sur la chambre voisine. « Elle n'avait pas coutume de rester couchée si longtemps ! reprit-il ; mais il faut prendre patience. Quand elle sera tout à fait bien portante elle se lèvera de bonne heure et elle reprendra ses promenades du matin. »

A ce moment, M. Marten, le maître d'école, entra. S'adressant à Harry, il lui dit avec douceur : « Encore une nuit passée sans vous coucher ! elle serait très-fâchée de savoir que vous veillez ainsi ; vous ne voudriez pas lui causer de chagrin. — Je n'en sais trop rien ! car si cela pouvait lui

donner une petite émotion, cela la tiendrait éveillée... il y a si longtemps qu'elle dort ! »

A ces mots, il entra dans la pièce voisine. William et le maître d'école l'y suivirent avec précaution, si bien qu'il ne les entendit point venir, et tous trois se trouvèrent réunis dans la chambre mortuaire, car Nelly était morte ! mais elle paraissait reposer sur son lit, et ses traits ne portaient aucune trace des fatigues, des souffrances, des inquiétudes qu'elle avait connues dans un âge si tendre.

De grand matin, le jour fixé pour ses funérailles, un enfant qu'elle aimait beaucoup vint prendre Harry, afin de lui cacher le moment où les restes de sa petite-fille lui seraient enlevés. L'enfant lui proposa d'aller cueillir des feuilles pour remplacer celles qui étaient fanées sur le lit de Nelly ; le vieillard y consentit. Voyant la mère de son jeune guide à la porte de sa chaumière, il s'arrêta près d'elle et lui dit : « Voisine, pourquoi donc tout le monde est-il en deuil aujourd'hui ? je ne vois personne qui ne porte un crêpe ou un ruban noir. — Je n'en sais rien, voisin. — Mais, vous-même, vous avez un voile noir ; pourquoi cela ? La bonne femme garda le silence. — Il faut retourner à la maison, s'écria le vieillard, je veux savoir ce que tout cela signifie. — Non, non, dit l'enfant, il faut que nous allions sous les arbres verts où elle aimait tant à se promener. — Où est-elle à présent ? dites-moi cela seulement. — Ne le savez-vous pas ? nous venons de la quitter. — Ah ! oui, nous l'avons laissée endormie, n'est-ce pas ? Eh bien, j'irai où vous voudrez. » Et il suivit son guide.

Il était tard quand ils revinrent ; l'enfant fit entrer Harry chez sa mère. Fatigué d'une si longue course, le vieillard s'assit au coin du feu et s'endormit. William inquiet vint le chercher et le reconduisit à sa maison. Dès qu'il y fut arrivé, il se rendit dans la chambre de Nelly, et n'y trouvant pas celle qu'il cherchait, il l'appela à haute voix. Le maître d'école, qui l'attendait, après l'avoir



préparé à la cruelle vérité qu'il fallait bien lui apprendre, lui dit enfin que Nelly était morte. Le mot était à peine sorti des lèvres de M. Marten, que le vieillard tomba évanoui.

A partir de ce moment, tout souvenir qui ne se rattachait pas à Nelly fut effacé de son esprit ; il n'avait plus d'affection pour personne, et son frère, qui épiait toutes ses démarches, le vit sortir un matin, au point du jour, ayant une valise attachée sur les épaules et tenant à son bras le chapeau de paille de Nelly et le petit panier qu'elle avait si constamment porté en voyageant avec lui. Harry se rendit à l'église ; il entra dans la chapelle baroniale où sa petite-fille était enterrée et s'assit devant sa tombe, ayant l'air d'un homme qui attend. On le

surveilla toute la journée, et on ne le vit changer d'attitude que pour manger quelques provisions qu'il avait dans son panier. Quand la nuit fut venue, il se leva pour retourner chez lui, et en sortant de l'église on l'entendit qui disait : Elle reviendra demain.

Il ne parla de cette visite à personne, mais il la recommença les jours suivants, sans jamais y manquer.

Enfin, un soir de printemps, ne le voyant pas rentrer à l'heure accoutumée, on alla le chercher dans l'église... on l'y trouva mort sur la tombe de sa petite-fille.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.

## Littérature Étrangère.

### THE MISTLETOE BOUGH.

#### A BALLAD.

The mistletoe hung in the castle hall,  
The holly branch shone on the old oak-wall,  
And the baron's retainers were blithe and gay,  
And keeping their Christmas holyday.  
The baron beheld with a father's pride,  
His beautiful child, young Lovell's bride.  
While she, with her bright eyes, seem'd to be  
The star of the goodly company.

Oh ! the mistletoe bough !

I'm weary of dancing now, she cried ;  
Here tarry a moment ; I'll hide, I'll hide !  
And Lovell be sure, thou'rt the first to trace  
The clue to my secret lurking place.  
Away she ran, and her friends began  
Each tower to search, and each nook to scan ;  
And young Lovell cried : Oh ! where dost thou hide,  
I'm lonesome without thee, my own dear bride.

Oh ! the mistletoe bough !

[day,

They sought her that night ! And they sought her next  
And they sought her in vain, when a week pass'd away ;  
In the highest, the lowest, the loneliest spot,  
Young Lovell sought wildly, but found her not.  
And years flew by, and their grief, at last,  
Was told as a sorrowful tale long past ;

### LE RAMEAU DE GUI.

#### BALLADE.

Le gui était suspendu dans la grand'salle du château.  
La branche de houx se dessinait sur les vieux murs de  
chêne, et les vassaux du baron se livraient gaïement  
aux jouissances de Noël. Le baron, avec l'orgueil d'un  
père, contemplait sa fille, la belle fiancée du jeune  
Lovell, car elle semblait être l'astre de cette brillante  
compagnie.

Oh ! le rameau de gui !

Je suis lasse de danser, dit-elle, cessez un moment ;  
je vais me cacher, je vais me cacher ! et Lovell, je suis  
sûre, sera le premier à découvrir la trace de mes pas.  
Elle se sauva. Aussitôt chacun se mit à chercher dans  
chaque tour, à regarder dans chaque coin, et le jeune  
Lovell s'écria : Oh ! dis-moi où tu te caches, sans toi  
je suis seul, ma chère fiancée !

Oh ! le rameau de gui !

On la chercha toute la nuit. On la chercha le lendemain, mais vainement ! Une semaine s'écoula ; depuis  
le lieu le plus haut jusqu'au plus bas, jusqu'au plus désert,  
Lovell la chercha sans cesse, mais il ne la trouva  
pas ! Des années s'écoulèrent, et le motif de sa douleur  
était redit comme une légende ancienne et triste ;



And when Lovell appear'd, the children cried :  
See ! the old man weeps for his fairy bride !  
Oh ! the mistletoe bough !

At length an oak chest that had long laid hid,  
Was found in the castle. They rais'd the lid...  
And a skeleton form lay mould'ring there,  
In the bridal wreath of the lady fair !  
Oh ! sad was her fate ! in sportive jest  
She hid from her lord in the old oak chest.  
It clos'd with a spring ! and her bridal bloom  
Lay withering there in a living tomb !  
Oh ! the mistletoe bough !

Thomas W. BAYLY, esq.

quand Lovell paraissait, les enfants s'écriaient : Voilà  
le vieillard qui pleure sa fantastique fiancée !  
Oh ! le rameau de gui !

Enfin on retrouva dans le château un coffre de chêne  
oublié depuis longtemps. On l'ouvrit... Les restes d'un  
squelette moisissant y gisaient, encore parés du bandeau  
nuptial de la candide jeune fille ! Oh ! triste fut son sort.  
En jouant elle s'était dérobée aux regards de son sei-  
gneur dans ce vieux coffre de chêne qui fermait par  
un ressort, et son bouquet virginal s'était flétri dans  
une tombe vivante !  
Oh ! le rameau de gui !

Mme Denise MINETTE.

### Éducation.

## Madame de Maintenon.

Il n'y a rien de plus habile qu'une  
conduite irréprochable.

Madame de Maintenon est sans contredit, après quelques reines qu'on peut avec justice qualifier du titre de *grandes*, la femme qui a joué dans notre histoire le rôle le plus important ; mais sa destinée fut aussi bizarre qu'elle fut élevée, et rien ne ressemble à un roman arrangé par une imagination féconde et amie du merveilleux, comme le récit de sa vie, de cette vie dont la contemplation lui inspira dans un âge avancé cette pensée que nous avons prise pour épigraphe : « Il n'y a rien de plus habile qu'une conduite irréprochable. »

Françoise d'Aubigné, qui fut depuis marquise de Maintenon, naquit dans les prisons de la Conciergerie de Niort, le 27 novembre 1635. Son père, Constant d'Aubigné, fils du célèbre Agrippa d'Aubigné, ami et conseiller de Henri IV, était alors détenu pour dettes, et aussi pour cause de

religion, car il était calviniste, et jamais sous le règne de Louis XIII les protestants ne furent traités avec justice. Du reste, ce père avait une réputation détestable ; la rumeur publique l'accusait du crime de fausse monnaie, et du meurtre de sa première femme, poignardée, disait-on, dans un accès de jalousie. Quant à la seconde, Jeanne de Cardillac, issue d'une noble famille de la Guyenne, c'était le modèle de toutes les vertus de son sexe, dont on n'aurait pu lui reprocher que l'excès.

La naissance de la jeune d'Aubigné ne fit qu'augmenter le désespoir de ses parents. Le manque de nourriture tarit le lait de sa mère, et l'enfant allait mourir, lorsqu'une sœur de son père, M<sup>me</sup> de Villette, prenant pitié de la pauvre famille, vint généreusement à son secours, emmena l'enfant à son château pour la faire nourrir, et au bout de quelque temps, M<sup>me</sup> d'Aubigné ayant redemandé sa fille, la jeune Françoise entra en prison, non plus à Niort, mais au Château-Trompette, où son père avait été transféré.

En sortant de prison, Constant d'Aubigné songea à refaire sa fortune ; il partit pour l'Amérique avec sa femme, sa fille et son fils. La traversée fut longue et douloureuse ; la petite Françoise se trouva si mal,



que, la croyant morte, on était sur le point de la jeter à la mer, lorsque M<sup>me</sup> d'Aubigné ayant voulu donner un dernier baiser à celle qu'elle pleurait, sentit battre le cœur de son enfant, et l'arracha à une mort certaine; ce qui plus tard fit dire à un pieux ecclésiastique auquel M<sup>me</sup> de Maintenon racontait cette circonstance de sa vie: « Madame, on ne revient pas de si loin pour peu de chose. » A peine échappée à la mort, le navire qui la portait faillit être pris par un corsaire. Témoin des alarmes de l'équipage, la jeune Françoise disait tout bas à son frère, un peu plus jeune qu'elle: « Tant mieux! soyons pris, nous ne serons plus grondés par notre mère. » Effectivement, cette pauvre mère, effrayée des vices de son époux, se montrait pour ses enfants d'une sévérité extrême, quoique éclairée.

D'Aubigné ne tarda pas à mourir en Amérique; sa veuve, obligée de revenir en France, dut laisser sa fille en gage à un impitoyable créancier qu'elle ne pouvait satisfaire. Celui-ci, bientôt las d'un gage onéreux, mit à la porte la jeune fille, qui, recueillie par le juge du lieu, fut ensuite renvoyée en France.

L'enfant arriva à sa mère dans un état de dénûment, de malpropreté et de maladie digne de pitié; mais M<sup>me</sup> d'Aubigné était elle-même réduite à une extrême misère, et se serait sans doute trouvée fort heureuse de confier sa fille à l'excellente M<sup>me</sup> de Villette, qui la lui demanda, sans une circonstance fort grave pour une femme pieuse: les d'Aubigné étaient protestants de père en fils, tandis que M<sup>lle</sup> de Cardillac était catholique comme toute sa famille. Ses enfants avaient été baptisés et élevés dans le sein de l'Église que leur mère croyait la seule bonne, cette mère craignait tout du zèle calviniste de M<sup>me</sup> de Villette... Elle avait raison... quelques mois suffirent à celle-ci pour faire sa nièce protestante ardente. Pendant le temps qu'elle passa chez cette excellente femme, M<sup>lle</sup> d'Aubigné la vit pratiquer constamment les plus douces

vertus, et conçut pour elle une si tendre vénération, que plus tard, lorsqu'on voulut la reconvertir au catholicisme, elle répondit: « J'admettrai tout, pourvu qu'on ne m'oblige point de croire que ma tante de Villette sera damnée. »

Une autre parente des d'Aubigné, M<sup>me</sup> de Neuillant, qui avait sur M<sup>me</sup> de Villette l'avantage de se croire excellente catholique, obtint un ordre de la reine pour enlever sa jeune parente; et Françoise d'Aubigné entra chez cette femme, qui, méchante et fort avare, lui fit subir toutes sortes de persécutions. Sous prétexte de punir son entêtement à rester dans la religion protestante, la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné se vit envoyée à la basse-cour. On en fit accidentellement une gardeuse de dindons: ainsi cette femme, dont la fierté fut toujours un des traits distinctifs, se vit dans son enfance exposée aux plus cruelles humiliations, qui sans doute relevèrent encore son caractère au lieu de l'abattre.

Désespérant de vaincre sa résistance, M<sup>me</sup> de Neuillant prit le parti de confier la conversion de Françoise à des religieuses, et M<sup>lle</sup> d'Aubigné entra aux Ursulines de Niort. Au bout de quelque temps, la pension n'étant pas payée, et la jeune fille refusant obstinément d'embrasser le catholicisme, ces religieuses la mirent dehors. Conduite alors à Paris, elle y entra dans un autre couvent, où, après avoir longuement résisté, elle fit enfin abjuration à l'âge de quatorze ans.

M<sup>lle</sup> d'Aubigné sortait parfois de son couvent pour aller voir sa mère et M<sup>me</sup> de Neuillant; cette dernière, qui ne trouvait d'autre moyen de se débarrasser de celle qu'elle considérait comme une lourde charge que de la marier, conduisait sa jeune parente dans le monde; et comptant sur l'éclat d'une incontestable beauté, elle ne se donnait même pas la peine de vêtir sa nièce d'une manière convenable.

Or, parmi les connaissances de M<sup>me</sup> de Neuillant se trouvait un pauvre poète, alors fort à la mode, Scarron, homme d'un es-



prit bizarre, mais d'un cœur excellent, auteur de l'*Enéide travestie*, du *Roman comique*, et d'une foule de poésies burlesques, aujourd'hui dédaignées avec juste raison. Scarron vivait d'une petite pension qu'il recevait au titre singulier de *malade de la reine*, que lui valait une paralysie dont il était atteint depuis de longues années, et qui parfois lui causait les plus atroces douleurs, au milieu desquelles le malheureux cul-de-jatte conservait une gaieté héroïque. La maison de Scarron était le rendez-vous de ce que la ville et la cour offraient de plus distingué par l'esprit. Ce fut au milieu de cette société où elle avait été d'avance fort vantée par un certain chevalier de Méré, bel-esprit à la mode, qui, venant chez M<sup>me</sup> de Neuillant, s'était chargé de perfectionner l'éducation de sa jeune parente; ce fut, dis-je, au milieu de cette société qu'apparut au jour la jeune d'Aubigné, avec une robe trop courte et trop étroite que l'avarice de sa tante l'obligeait à porter. Naturellement fort timide, Françoise se sentit prise de honte d'une toilette dont elle s'exagéra le ridicule en se trouvant entourée de femmes élégantes; elle se mit à pleurer, et ne se rassura pleinement qu'après plusieurs visites.

Scarron ne tarda pas à remarquer cette jeune fille, qu'on avait surnommée *la belle Indienne*; son bon cœur lui fit bientôt découvrir combien elle était malheureuse et délaissée, surtout depuis qu'elle avait perdu sa mère. Un jour donc, dans un moment d'épanchement, la traitant comme un père traite sa fille, il lui dit : « Vous êtes malheureuse, je le vois, et il n'y a pour vous, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, d'autre asile honorable que le couvent ou le mariage. Voulez-vous vous faire religieuse? je payerai votre dot. Voulez-vous vous marier? je ne puis vous offrir que des infirmités et une fortune très-bornée; mais quelque parti que vous preniez, je serai content, sinon heureux, de vous soustraire à votre malheur présent, et aux dangers

dont vous menacent pour l'avenir et votre beauté et votre mérite. » M<sup>lle</sup> d'Aubigné accepta la main de Scarron, et quand on dressa le contrat, le gai perclus reconnut à sa future « *quatre louis de rente*, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage et une paire de belles mains. » C'était effectivement tout ce qu'elle possédait, et sa pénurie était telle qu'elle pria une de ses amies de lui prêter des habits pour le jour de ses noces.

Après son mariage, la maison de Scarron fut plus que jamais le rendez-vous de la bonne compagnie, et les noms des membres de cette bonne compagnie sont pour la plupart célèbres encore aujourd'hui : c'étaient Coulanges et sa femme, le maréchal d'Albret, Saint-Evremont, M<sup>me</sup> de Sévigné, etc. L'air modeste et réservé de M<sup>me</sup> Scarron, elle avait à peine seize ans, frappa tout ce monde d'élite; les grâces de cette jeune femme parurent si imposantes, que nul homme n'osa former sur elle de coupables desseins. Du reste, les pauvres soupers de Scarron étaient surtout défrayés par la gaieté des convives; la pénurie des mets y était grande, et on raconte qu'un soir, un domestique vint dire tout bas à la maîtresse du logis, dont il voyait les anecdotes charmer la société : « Madame, encore une histoire; le rôti manque aujourd'hui. »

M<sup>me</sup> Scarron fut le modèle des épouses; soignant son mari avec tendresse dans ses redoublements de maladie, elle lui servait de secrétaire lorsqu'il allait mieux, ce qui lui fournit l'occasion d'apprendre le latin, l'italien et l'espagnol; mais, hâtons-nous de le dire, toujours elle prit soin de cacher un savoir peu commun à cette époque. Parvenue plus tard au faite des grandeurs, M<sup>me</sup> de Maintenon disait : « Dans ma jeunesse, quand j'étais avec ce pauvre estropié, je ne connaissais ni le chagrin ni l'ennui. Les femmes m'aimaient parce que je m'occupais plus des autres que de moi; les hommes, parce que j'avais les charmes de



la jeunesse. Je voulais être aimée de tout le monde, et faire prononcer mon nom avec admiration et respect. »

Au bout de quelques années de mariage, Scarron mourut, sans témoigner d'autre tristesse que le regret de quitter et de laisser sans bien la femme qui, pendant près de dix années, avait constamment adouci ses souffrances. Plus tard, nous verrons son second époux, *le grand roi*, exprimer le même regret presque dans les mêmes termes.

C'est pendant qu'elle vivait avec Scarron qu'un jour, un architecte nommé Barbé, l'ayant vue, frappé de sa noble physionomie et de la majesté de sa taille, s'écria : « Elle est la femme d'un estropié; mais je m'y connais, elle est née pour être reine. » Une autre fois, ce même homme, qui se mêlait de prédire l'avenir, lui dit d'un ton d'oracle : « Après bien des chagrins et des peines, enfin vous monterez où vous ne croyez pas monter. Un roi vous aimera et vous régnerez; mais vous n'aurez jamais beaucoup de bien. » On verra plus tard comment s'accomplit cette étrange prédiction, qui fut accueillie en riant.

Après la mort de Scarron, sa veuve retourna dans la détresse dont il l'avait momentanément tirée; pendant quelque temps cette jeune et belle femme vécut du travail de ses mains; j'ajouterai qu'elle était fort habile à tous les ouvrages de femme, et que, jusqu'aux dernières années de sa longue vie, elle travailla assidûment à toutes sortes de jolis travaux d'aiguille qu'elle distribuait à ses amis. On montrait encore il y a quelques années, au Garde-Meuble, un lit brodé d'or et de perles, qu'elle avait entièrement fait de ses mains pour Louis XIV. On trouva enfin moyen de parler d'elle à la reine; cette princesse lui continua, en l'augmentant, la pension de Scarron, qui fut portée à deux mille livres.

Femme d'ordre avant tout, la jeune veuve trouva que c'était une fortune. Après avoir payé quelques dettes qu'elle avait été

obligée de contracter dans sa détresse, elle ordonna ses dépenses de telle sorte que, consacrant aux pauvres un quart de son petit revenu, on la vit toujours, selon un auteur du temps, « honnêtement vêtue d'étamine de Lude, fort à la mode dans ce temps-là pour les personnes d'une médiocre fortune; bien chaussée, de beaux jupons, de beau linge uni; sa pension et celle de sa femme de chambre payée; ne brûlant que de la bougie, et ayant toujours de l'argent de reste. » Par la suite, M<sup>me</sup> de Maintenon a dit en parlant de ce temps où elle vivait pensionnaire dans un couvent : « C'a été le plus heureux temps de ma vie. Je ne comprenais pas alors qu'on pût appeler cette vie une vallée de larmes. »

Effectivement, débarrassée de soucis, vertueuse et chérie de tous pour sa vertu, pour les charmes de son esprit, M<sup>me</sup> Scarron devait se trouver heureuse; quand tout à coup, ne se croyant pas assez pieuse en remplissant, comme elle le faisait, tous les devoirs de la religion, elle résolut de prendre ce qu'on nommait alors un directeur, c'est-à-dire un prêtre chargé de diriger sa conduite entière. Ce prêtre fut un certain abbé Gobelin, homme d'une haute piété, mais assez sec, peu éclairé, et aux yeux duquel la plus grande de toutes les vertus chrétiennes était l'humilité. Pour première mortification, cet abbé imposa à une femme habituée à briller dans la conversation, d'y mettre moins d'esprit qu'elle n'avait coutume de le faire, en un mot, de s'efforcer de se rendre ennuyeuse. Résolue d'accomplir strictement la pénitence qui lui était imposée, M<sup>me</sup> Scarron se fit une loi de ne plus faire une réponse juste, de ne plus dire ni un mot ingénieux, ni même une parole à propos, et elle y réussit si bien, que faisant bâiller les autres, elle se prit à bâiller elle-même. Elle allait sans doute quitter la dévotion, lorsque l'abbé la releva de cette rude pénitence. Ce même prêtre voulut aussi lui faire réformer, non sa toilette, qui était des plus modestes, mais



la bonne grâce qui l'ornait. « Vous n'avez que des étoffes communes, disait-il à sa pénitente; mais je ne sais ce qu'il y a, ma très-honorée dame, quand vous venez vous confesser, je vois tomber à mes pieds une quantité d'étoffe qui a trop bonne grâce et qui sied trop bien. »

A cette époque de la vie de M<sup>me</sup> de Maintenon, la merveille de la cour, la plus belle femme de France et l'une des plus spirituelles, c'était sans contredit Athénaïs de Mortemart, duchesse de Montespan. On lui présenta M<sup>me</sup> Scarron, alors retombée dans la misère par la mort de la reine-mère, qui avait emporté avec elle le brevet de la pension qu'elle lui faisait. M<sup>me</sup> de Montespan insista près du roi pour faire rétablir cette pension, elle y réussit avec peine. Louis XIV avait des préventions contre une femme qu'on lui avait dépeinte comme prude et pédante, deux défauts qu'il détestait également.

A quelque temps de là, M<sup>me</sup> de Montespan donna le jour à un fils dont elle désirait cacher la naissance; elle fit offrir à la veuve Scarron de se charger d'élever cet enfant. Celle-ci n'y voulut consentir que sur la demande du roi.

Cet enfant mourut en bas âge; mais il eut des frères et des sœurs que M<sup>me</sup> de Maintenon éleva successivement: le duc du Maine, celui de tous qu'elle aimait le plus; le comte du Vexin, mort en bas âge aussi bien que son aîné, Mademoiselle de Nantes, et Mademoiselle de Tours, morte fort jeune; Mademoiselle de Blois, qui fut depuis duchesse d'Orléans, et le comte de Toulouse, qui naqurent plus tard, ne lui furent pas confiés. M<sup>me</sup> Scarron soigna ces enfants avec une tendresse véritablement maternelle qui fit dire au roi: « Elle sait bien aimer, il y aurait bien du plaisir à être aimé par elle. » En récompense de ses bons soins, il lui donna en deux fois une somme de deux cent mille francs. Elle en acheta la terre de Maintenon, dont Louis XIV lui fit dès lors prendre le nom,

et qui plus tard fut érigée en marquise. Cependant le roi conservait pour M<sup>me</sup> de Maintenon une sorte d'aversion qui ne se dissipait que dans plusieurs conversations particulières après lesquelles, l'ayant trouvée aussi simple que spirituelle, il en fit bientôt son amie et donna à sa cour le spectacle nouveau pour elle d'une faveur fondée sur le profond respect que lui inspirait la vertu de cette femme, si différente des favorites qu'il avait eues jusque-là.

M<sup>me</sup> de Maintenon résolut de ramener à la reine et à la vertu le volage monarque dont la vie n'avait été, sous le rapport de la fidélité conjugale, qu'une suite de scandales. Vainement avait-elle longtemps prêché M<sup>me</sup> de Montespan; elle se mit à catéchiser le roi avec une respectueuse audace. Elle ne réussit pas d'abord; mais la reine, qui toujours lui rendit justice, aimait à dire que depuis le commencement de la faveur de M<sup>me</sup> de Maintenon, le roi la traitait mieux elle-même. Cette excellente princesse conçut donc une amitié véritable, une sorte de vénération pour cette femme. Le roi rompit enfin avec M<sup>me</sup> de Montespan, et les courtisans appelèrent tout bas M<sup>me</sup> de Maintenon, cette nouvelle favorite d'un autre genre, *Madame de Maintenant*.

Lorsque l'éducation des enfants dont elle s'était chargée fut finie en ce qui la regardait, M<sup>me</sup> de Maintenon fut nommée dame d'atours de la première dauphine. Plus tard elle refusa la place de dame d'honneur de cette princesse, après la mort de laquelle elle n'eut plus aucune charge à la cour. En 1683, la reine, femme de Louis XIV, mourut presque entre les bras de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui montra la plus vive affliction de cette perte. De ce moment date pour la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné une vie nouvelle et toute extraordinaire, dont l'histoire n'offre pas un autre exemple.

Elle avait alors quarante-huit ans; mais elle possédait encore, au dire des contemporains, des grâces admirables, et d'ailleurs l'affection qu'avait le roi pour elle



la jouissant sur l'estime et sur l'admiration le me lui inspiraient son esprit et son caractère, bien plus que sur les charmes de sa figure, cette affection, qui devait durer toute la vie, tenait peu de compte de l'âge.

Il est digne de remarque pourtant que M<sup>me</sup> de Maintenon avait trois années de plus que le monarque qui l'allait faire sa femme.

Trois jours après la mort de la reine, Louis XIV partit pour Fontainebleau, où M<sup>me</sup> de Maintenon le suivit. Que se passa-t-il alors entre eux? Nul ne le sait; mais on dit que le bruit s'étant répandu à la cour que M<sup>me</sup> de Maintenon allait épouser le roi, le ministre Louvois alla se jeter aux pieds de Louis XIV, le suppliant de ne pas donner pour reine à la France la *veuve de Scarron*; que le roi promit avec serment qu'il n'en serait rien, et qu'il eut ensuite l'indiscrétion de tout raconter à M<sup>me</sup> de Maintenon, qui, ajoute-t-on, ne le pardonna jamais à Louvois. Ce qui est certain, c'est que M<sup>me</sup> de Maintenon, après avoir montré des agitations et des inquiétudes extraordinaires, après avoir beaucoup pleuré, devint calme tout à coup; et comme on rapporte qu'à peu de temps de là, le père La Chaise, confesseur du roi, dit la messe en pleine nuit dans le cabinet de Louis XIV à Versailles, il est probable que dès Fontainebleau le mariage secret avait été résolu. Rien n'est du reste mieux avéré que ce mariage, dont, après la mort du roi, M<sup>me</sup> de Maintenon anéantit elle-même les preuves, mais auquel assistèrent monseigneur de Harlay, archevêque de Paris; Bontemps, valet de chambre du roi, et M. de Montchevreuil, gouverneur du duc du Maine.

A partir de ce moment, M<sup>me</sup> de Maintenon occupa à Versailles, et dans les autres résidences royales, l'appartement de la reine, dont elle eut aussi la tribune à l'église, et, sans que son mariage fût officiellement annoncé, elle fut traitée par Louis XIV et par sa cour comme l'épouse du roi.

Quant au reste, on ne la vit presque rien changer à sa manière d'être, et toujours elle refusa de prendre le pas non-seulement sur les princesses du sang, mais encore sur les duchesses, qui les unes et les autres offrirent souvent de le lui céder.

Jamais elle ne souffrit que le roi fît pour elle ces scandaleuses dépenses qu'on lui avait jadis vu faire pour les femmes qu'il aimait; elle ne consentit à recevoir en sus de la petite fortune qu'elle s'était créée à Maintenon, où elle avait tour à tour fondé des manufactures, un hôpital et une école, qu'une chétive somme de quatre mille livres par mois, qu'elle dépensait presque toute en bonnes œuvres. Jamais non plus elle ne sollicita pour sa famille des grâces onéreuses à l'État, et ce fut souvent un motif de plaintes pour les membres de cette famille. Son frère surtout, auquel elle donna beaucoup sans pouvoir l'enrichir, se montrait insatiable, et la désolait par ses incartades en tout genre. Elle l'aimait chèrement, et le lui prouva bien par les soins qu'elle prit de sa femme et de sa fille, qui fut duchesse de Noailles, et à laquelle elle donna sa terre de Maintenon. Une autre de ses parentes, petite-fille de M<sup>me</sup> de Villette, fut élevée et mariée par elle, et c'est par cette parente, la toute charmante M<sup>me</sup> de Caylus, que nous sont venus les meilleurs documents sur la vie de M<sup>me</sup> de Maintenon.

Devenue femme de Louis XIV, M<sup>me</sup> de Maintenon regretta souvent le temps où elle vivait près de Scarron, et surtout cette époque de parfaite indépendance où, avec sa petite pension de deux mille livres, elle vivait si libre, si aimée de tous, si fêtée au sein d'une société d'égaux tous distingués par l'esprit. Maintenant, adieu la liberté! Louis XIV, par cela même qu'il aimait tendrement M<sup>me</sup> de Maintenon, ne lui laissait pas un instant à elle, et passait sa vie dans sa chambre, y recevant non-seulement ses enfants, mais sa cour tout entière; y travaillant avec ses ministres; et lorsque



les graves devoirs de la royauté, et les devoirs presque aussi graves pour lui de l'étiquette, étaient ponctuellement remplis, il demandait à une femme qu'à force d'entraves il avait rendue triste, de gaie qu'elle était, de distraire l'ennui qui le dévorait ; ce qui un jour arracha à M<sup>me</sup> de Maintenon cette réflexion, qu'*il n'est supplice plus grand que d'avoir à amuser un homme qui n'est plus amusable*. Voilà du reste quelle était à peu près la vie qu'on menait dans cette chambre de M<sup>me</sup> de Maintenon.

Le roi se rendait chez elle après son dîner (il dînait vers midi) ; il y était suivi des princes, des princesses de la famille royale et des courtisans. Il sortait un moment dans l'après-dîner pour se promener, chasser ou jouer au billard ; mais presque toute la cour restait à attendre le retour du roi. Quand venait un ministre, princes et courtisans se retiraient ; mais le roi travaillait avec ce ministre tandis que M<sup>me</sup> de Maintenon brodait ou faisait de la tapisserie. Jamais, pendant le travail, elle ne prenait la parole, à moins qu'elle n'y fût invitée par cette apostrophe du roi : « Qu'en pensez-vous de *solidité* ? » Elle répondait alors en peu de mots, avec une sagesse digne de ce titre de *solidité* que lui donnait celui qui n'avait osé la faire appeler *majesté*.

Convaincue qu'en contrariant le roi on ne faisait que l'irriter et lui faire du mal sans profit, craignant aussi outre mesure la colère de ce roi si impérieux, M<sup>me</sup> de Maintenon s'étudia constamment à éviter tout ce qui pouvait le choquer, contrainte horrible pour une femme naturellement vraie ; aussi détestait-elle le séjour de la cour, et un jour se promenant dans les jardins de Marly, M<sup>me</sup> de Caylus lui ayant fait remarquer l'air languissant et triste qu'avaient de grosses carpes qu'on voyait nager dans l'eau la plus claire au milieu d'un grand bassin : « Elles sont comme moi ; elles regrettent leur bourbe, » dit la femme du roi.

Quelles étaient pour M<sup>me</sup> de Maintenon les compensations à cette triste vie que lui avait faite la grandeur ? la bienfaisance, qui fut la passion de sa vie. En quelque endroit qu'elle se trouvât, elle visitait les malades et les pauvres, leur distribuant de l'argent, des aliments, des remèdes, des habits, et souvent rentrant sans coiffe, sans écharpe et sans mante, pour les avoir données. Elle faisait apprendre des métiers à de pauvres enfants ou les plaçait dans des couvents, des collèges, des séminaires. Elle institua à Versailles une assemblée de charité, et faisant tourner au profit des malheureux l'œuvre qu'on avait de lui être utile, elle y enrôla bon nombre de femmes de la cour. Enfin elle fonda la *maison royale d'éducation de Saint-Cyr*, et ce fait mérite bien que nous nous y arrêtions.

M<sup>me</sup> de Maintenon avait un goût et un talent particulier pour l'éducation de la jeunesse. Avant sa faveur, elle connut une religieuse, M<sup>me</sup> Brinon, dont le couvent avait été ruiné ; or, cette religieuse appartenait à l'ordre des Ursulines, spécialement destiné à l'instruction des jeunes filles. Parvenue à la faveur, M<sup>me</sup> de Maintenon n'oublia pas son Ursuline, qui était une personne fort distinguée ; elle lui loua une maison et lui donna des pensionnaires dont le nombre s'accrut successivement. Trois autres religieuses sans asile se joignirent à M<sup>me</sup> Brinon, et établirent une petite communauté. Plus tard, le roi ayant fait agrandir le parc de Versailles, plusieurs maisons s'y trouvèrent renfermées, entre autres Noisy-le-Sec, que M<sup>me</sup> de Maintenon demanda au roi pour y mettre ses religieuses. C'est alors qu'elle conçut l'idée de fonder Saint-Cyr. Elle en parla à Louis XIV, qui, heureux de complaire au désir d'une femme toujours si modérée dans ses demandes, fit construire de suite à Saint-Cyr de superbes bâtiments, qui, en moins d'un an, se trouvèrent en état de recevoir deux cent cinquante demoiselles, trente-six dames pour les gouverner, et tout le monde nécessaire



pour servir une aussi nombreuse communauté.

En souvenir de son ancienne pauvreté, M<sup>me</sup> de Maintenon avait conservé une grande pitié pour la noblesse privée de fortune ; aussi les principales conditions d'admission furent-elles d'être fort noble et fort pauvre. Le généalogiste du roi faisait les preuves de la noblesse ; l'évêque ou l'intendant de la province certifiait la pauvreté. On pouvait être admise dès l'âge de sept ans, on en sortait à vingt avec un trousseau et une dot de 3,000 francs. La première supérieure de Saint-Cyr fut M<sup>me</sup> Brinon ; d'accord avec M<sup>me</sup> de Maintenon, cette dame rédigea les statuts de la maison, qui depuis ont servi de base aux règlements de presque toutes les maisons du même genre, tant en France que dans le reste de l'Europe.

M<sup>me</sup> de Maintenon avait voulu se charger seule des affaires temporelles de Saint-Cyr ; elle y exerçait une surveillance qui s'étendait à tout, de telle sorte que, non contente d'expliquer ses théories aux institutrices, on la vit souvent les mettre elle-même en pratique, faisant la classe aux élèves, sans dédaigner même les moins avancées. Ce fut pour former l'esprit et les manières de celles qu'elle appelait ses chères enfants, qu'elle imagina de leur faire jouer des tragédies ; deux chefs-d'œuvre de notre scène, *Esther* et *Athalie*, furent composés à cet effet par Racine. Saint-Cyr devint le lieu de plaisance de M<sup>me</sup> de Maintenon ; tous les jours elle allait y passer au moins une heure, et ce fut là qu'elle désira terminer sa vie, souhait qui devait un jour s'accomplir.

Au mois d'août 1715, Louis XIV étant tombé mortellement malade, M<sup>me</sup> de Maintenon, qui n'avait pas moins de quatre-vingts ans, ne le quitta plus, et eut la consolation de s'entendre dire par le monarque auquel elle avait consacré plus de trente années de sa vie, qu'il ne regrettait qu'elle au monde. Il lui demanda ensuite pardon

de ne l'avoir pas rendue heureuse, puis il ajouta, comme l'avait fait Scarron, à plus de cinquante ans de là, qu'il regrettait de la laisser sans bien. Le duc d'Orléans, qui allait être régent, étant entré, le roi ajouta : « Mon neveu, je vous recommande M<sup>me</sup> de Maintenon ; vous savez l'estime et la considération que j'ai pour elle ; elle ne m'a donné que de bons conseils ; j'aurais bien fait de les suivre : elle m'a été utile en tout ; mais surtout pour mon salut. Faites tout ce qu'elle vous demandera pour elle, pour ses parents et ses amis : elle n'en abusera pas. Qu'elle s'adresse directement à vous pour tout ce qu'elle voudra. »

Lorsque le roi eut totalement perdu connaissance, on emmena M<sup>me</sup> de Maintenon à Saint-Cyr, où bientôt la mort du roi lui fut annoncée en ces termes : « Madame, toute la maison est à l'église, en prières. » La royale veuve comprit, et descendant elle-même à l'église, elle s'y livra à une douleur profonde, mais sans éclat.

Cinq jours après la mort du roi, le régent vint voir M<sup>me</sup> de Maintenon, à laquelle il assura la continuation de sa pension dans les termes les plus obligeants. Le brevet qu'il lui fit expédier portait que sa modération la lui avait rendue nécessaire. Plus tard on l'entendit dire souvent en parlant d'elle : « Elle n'a rendu aucun mauvais office à personne, et elle a toujours tâché d'entretenir la paix et l'union entre tout le monde. »

Désirant faire de Saint-Cyr une véritable retraite, M<sup>me</sup> de Maintenon renvoya son carrosse, ne garda que deux domestiques, et renonça à tout le luxe dont elle s'était entourée pour plaire au roi. Soumise comme une religieuse à la règle de la maison, elle partagea tout son temps entre les exercices de piété et le soin des jeunes élèves. Le duc du Maine, quelques parents et deux amies intimes, étaient les seules personnes qu'elle reçut d'habitude.

Le czar Pierre passant en France eut le désir de voir cette femme, sur laquelle



l'Europe entière avait eu les yeux fixés. M<sup>me</sup> de Maintenon elle-même nous a laissé le récit de leur bizarre entrevue. Elle venait de recevoir une lettre où M<sup>me</sup> de Caylus lui annonçait que l'empereur désirait la voir, et elle y répondait spirituellement : « Le czar me paraît un grand homme depuis qu'il a demandé de mes nouvelles, » lorsqu'un domestique lui annonça que ce monarque demandait à la voir. « Il est arrivé à sept heures du soir, ajouta-t-elle à sa lettre ; il s'est assis au chevet de mon lit ; il m'a demandé, par son truchement, si j'étais malade. J'ai répondu qu'oui. Il m'a fait demander ce que c'était que mon mal. J'ai répondu : Une grande vieillesse. Il ne savait que me dire, et son truchement ne paraissait pas m'entendre. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir. Vous croyez bien qu'il aura été fort satisfait. » On dit que M<sup>me</sup> de Maintenon rougit quand les yeux du monarque se fixèrent sur elle, et qu'elle lui parut belle encore.

Cette entrevue se passait au mois de juin 1717. A moins de deux ans de là, M<sup>me</sup> de Maintenon, désespérée des malheurs de la France, accablée de douleur par l'exil du duc du Maine, tomba malade. Sentant sa fin approcher, elle fit son testament, et après y avoir mis la suscription de sa main, elle la montra à l'une de ses dames, à laquelle elle dit en riant : « Cela est encore assez ferme. » Charitable jusqu'au bout, elle paya d'avance les pensions qu'elle faisait à différents pauvres, et fit distribuer à d'autres une assez forte somme d'argent ; enfin, après quatre-vingt-quatre jours de maladie sans douleurs, pendant laquelle elle conserva toute la sérénité de son âme, elle expira doucement le 15 avril 1719, à cinq heures du soir. Elle était alors âgée de quatre-vingt-trois ans, quatre mois et dix-neuf jours.

Telle fut la fin de cette femme vraiment éminente. Son corps fut, selon son désir, enseveli à Saint-Cyr ; elle avait demandé à être enterrée comme une simple religieuse,

mais on lui fit des funérailles magnifiques. Son corps, embaumé comme celui des reines, fut déposé dans un caveau au milieu de l'église, avec cette épitaphe, composée par l'abbé de Vertot :

CI-GIT

Madame Françoise d'Aubigné,  
marquise de Maintenon,  
femme illustre, femme vraiment chrétienne,  
cette femme forte que le Sage chercha  
vainement dans son siècle,  
et qu'il nous eût proposée pour modèle,  
s'il eût vécu dans le nôtre.  
Sa naissance fut très-noble,  
on loua de bonne heure son esprit,  
et plus encore sa vertu.  
La sagesse, la douceur, la modestie,  
formèrent son caractère, qui ne se démentit jamais.  
Toujours égale dans les différentes situations de sa vie ;  
mêmes principes, mêmes règles, mêmes vertus :  
fidèle dans les exercices de piété,  
tranquille au milieu des agitations de la cour,  
simple dans la grandeur,  
pauvre dans le centre des richesses,  
humble dans le comble des honneurs ;  
révérée de Louis le Grand,  
environnée de sa gloire,  
autorisée de sa plus intime confiance,  
dépositaire de ses grâces,  
qui n'a jamais fait usage de son pouvoir  
que par sa bonté.  
Une autre Esther dans la faveur,  
une seconde Judith dans l'oraison.  
La mère des pauvres,  
l'asile toujours sûr des malheureux.  
Une vie si illustre a été terminée  
par une mort sainte,  
et précieuse devant Dieu.  
Son corps est resté dans cette sainte maison,  
dont elle a procuré l'établissement ;  
et elle a laissé à l'univers  
l'exemple de ses vertus.  
Décédée le 15 avril 1719,  
Née le 28 novembre 1635.

Mais les larmes de toute cette communauté qu'elle avait tant aimée furent sans doute plus douces à l'âme de M<sup>me</sup> de Maintenon que toute cette pompe dont, après sa mort, on venait accabler une femme depuis si longtemps rassasiée d'hommages et lasse de grandeurs.

M<sup>me</sup> PAULINE ROLAND.



## Ma sœur Kate. (1)

Non loin du village de Dunoon, à l'occident de l'Écosse, s'élève au bord de la mer un hameau de pauvres pêcheurs. Séparés de la grande route par une chaîne de montagnes, ces hommes, ignorants des événements qui agitent le monde, vivent entre eux sans ambition, sans désirs, et meurent en paix entourés des seules affections de toute leur vie. Les jeunes garçons vont à la pêche avec leurs pères, les mères veillent aux soins du ménage, les jeunes filles raccommodent les filets, et les jours de fête, après l'office, elles vont se promener ensemble, gravissant à l'envi les rochers; mais si elles aperçoivent un voyageur, aussitôt, semblables à de jeunes daims effrayés, elles fuient et reviennent se cacher au fond de leurs cabanes.

Martin Mac-Leod, un de ces pêcheurs, était resté veuf avec deux filles de dix-huit à vingt ans. Catherine, la plus jeune, avait une beauté pâle et délicate qui contrastait avec la beauté rude de ses compagnes, comme ses façons nobles et distinguées contrastaient avec leurs façons grossières. Quelques filles de pêcheurs, qui en étaient jalouses, feignaient de la plaindre ou la tournaient en ridicule, tandis que celles qui étaient bonnes auraient voulu lui ressembler; quant à Flora, la fille aînée de Mac-Leod, elle adorait sa sœur, faisait tous ses efforts pour l'imiter, et mettait son orgueil à courir de cabane en cabane proclamer chaque jour ce qu'avait dit, ce qu'avait fait *ma sœur Kate*.

Par une belle soirée de printemps, un jeune gentleman, lord Arthur Pountenay, s'en retournait à Londres, lorsqu'il aperçut ces pauvres cabanes groupées au bord de

la mer; curieux de connaître les mœurs de ceux qui les habitaient, il quitta la grande route, suivit des sentiers tortueux, tenant son cheval par la bride, et vint demander l'hospitalité à la première porte qu'il trouva ouverte.

C'était celle de Mac-Leod; il rentrait de la pêche. Après le premier moment de surprise inspiré par la vue d'un étranger, le pêcheur abrita d'abord le cheval; puis il introduisit le maître dans la pièce qui servait de cuisine, de salon et de salle à manger, alla prévenir ses filles de l'arrivée de leur nouvel hôte, et se mit tranquillement à étendre ses filets.

Lord Pountenay était un jeune homme de vingt-cinq ans; depuis son enfance, n'ayant plus ni père ni mère, son éducation avait été soignée par ses deux sœurs, beaucoup plus âgées que lui. Jeunes, elles ne s'étaient pas mariées parce qu'elles avaient été trop exigeantes dans le choix d'un mari; plus tard, devenues moins difficiles, leur caractère dur, vain, égoïste, avait eu le temps de se faire connaître, et personne ne voulut plus les épouser. Accoutumé à être gouverné par ses sœurs, Arthur leur avait laissé diriger sa fortune, et tous trois vivaient réunis. Miss Harriet, l'aînée, conduisait la maison; miss Arabella, la cadette, s'occupait de sciences, et s'était fait *blue-stoking* (1). Lord Arthur, bon, mais faible, pour échapper à l'ennui de cet intérieur, s'était jeté d'abord dans toutes les folies des jeunes gens à la mode; puis bien-

(1) Bas-bleu. Prononcez *blou-stokinn*. A son retour de Constantinople, où son mari avait été ambassadeur, milady Montegu ouvrit à Londres ses salons aux femmes aimables, spirituelles, aux hommes de talent et de science. Cette réunion avait lieu un des jours de la semaine; un des savants arrivait toujours avec des bas bleus; les personnes jalouses et envieuses qui n'y étaient point admises la nommèrent la réunion des *Bas-Bleus*; depuis ce temps toutes les femmes qui s'occupent de science sont appelées : *Blue-Stockings*.

(1) Diminutif de Catherine. Prononcez *Keyte*.



tôt, s'en trouvant fatigué, il se mit à parcourir tous les pays du monde, et revenait enfin de ses voyages, ne rapportant à Londres que beaucoup de déceptions et peu de bons souvenirs.

Assis sur un escabeau, il promenait autour de lui des regards distraits, lorsque les filles du pêcheur, entrant d'un air timide et craintif, attirèrent son attention. Flora se mit à préparer les poissons pour le repas du soir, Kate dressa le couvert. Il admirait l'active propreté de Flora, les beaux cheveux blonds de Kate, ses grands yeux bleus dont il devinait la douce expression à travers leurs longues paupières; ses jolis bras ronds, ornés au coude d'une petite fossette; ses mains si adroites dans tous leurs mouvements, sa démarche si gracieuse dans ses allées et venues autour de la table, et se croyait le héros d'un de ces contes des fées où, sous les grossiers habits de la fille d'un pêcheur, se cachait une jeune et belle princesse... Voulant rompre le charme, il fit quelques questions à Kate; mais elle y répondit avec une voix si mélodieuse et dans des expressions si convenables, qu'il lui en témoigna sa surprise et son admiration. Flora reprit aussitôt son assurance accoutumée; il lui sembla que puisqu'il admirait sa sœur Kate, ce gentilhomme n'était plus pour elle un étranger. Le pêcheur étant entré, chacun prit place autour de la table de bois grossier sur laquelle se trouvaient servis différentes sortes de poissons frais, préparés de différentes façons dans lesquelles, par amour-propre, et pour montrer son savoir-faire, Flora venait de se surpasser.

Lord Arthur, tout en faisant honneur au souper, qui lui paraissait délicieux, adressa de nombreuses questions à Mac-Leod sur les occupations de sa vie, ses habitudes, ses désirs, et fut fort étonné d'apprendre combien peu il fallait à ces pauvres gens pour être heureux. Il admirait ce pêcheur qui, devenu veuf dans la force de l'âge, ne voulut pas remplacer l'amour qu'il

avait eu pour sa femme; et cette jeune Flora, si dévouée pour sa sœur, à laquelle elle épargnait toute occupation grossière.

Les restes du souper ayant été serrés dans la huche, le pêcheur alla chercher sur une planche, placée près la tête de son lit, une vieille Bible dont il lut quelques passages écoutés avec recueillement par ses deux filles et par le jeune lord; puis, après les souhaits pour une bonne nuit, chacun alla chercher le repos de la journée.

Moyennant une faible somme, lord Arthur devint le commensal de Mac-Leod. Plusieurs journées s'écoulèrent ainsi. Le matin il allait à la pêche avec son hôte; le soir il restait à regarder la jolie Kate passer et repasser sa navette en raccommodant les filets de son père, tandis qu'elle chantait quelque mélancolique complainte; ou bien, les jours de fête, il l'accompagnait au bord de la mer pour y ramasser des coquillages.

Lord Arthur était un de ces êtres faibles auxquels il faut faire le bonheur; et depuis qu'il habitait ce hameau, loin des haines, des jalousies, des ambitions, des faussetés du monde, il trouvait le bonheur tout fait. « Qu'il serait doux d'être l'époux de Kate! se disait-il une nuit que retiré dans sa pauvre chambre il s'endormait bercé par la grande voix des vagues de la mer. Kate est toujours bonne, toujours contente, toujours obéissante à sa sœur, toujours caressante pour son père... Qu'il serait doux d'être l'époux de Kate! Rien ne serait changé dans ma maison; mes sœurs continueraient à la gouverner à leur guise sans que Kate y trouvât à redire; elle leur obéirait comme elle obéit à sa sœur... Mais elles sont vaines et orgueilleuses, ajoutait-il; si Kate allait avoir l'air gauche, si elle ne savait ni porter un chapeau, ni relever un voile, ni se draper dans un châle.... Mes sœurs en rougiraient... Je vais faire venir tous ces objets de la ville voisine, et si Kate sous ces riches habits est aussi noble et gracieuse



qu'elle le paraît sous ses habits grossiers, je l'épouse, et deviens l'homme le plus heureux du monde. »

En effet, un dimanche matin, après l'office, comme le pêcheur et ses filles étaient réunis, lord Arthur dit qu'ayant reçu une caisse d'effets destinés à ses sœurs, il serait curieux de voir comment ils iraient à la jolie Kate. Mac-Leod était si fier de la beauté de sa fille, qu'il s'empessa de consentir à ce travestissement; quant à Flora, elle en sautait d'aise, et se hâta d'entraîner sa sœur dans leur chambrette, où la caisse venait d'être déposée. Là, il lui fallut une heure pour terminer cette toilette, car elle défaisait ce qu'elle avait fait, elle ôtait ce qu'elle avait mis pour le remettre mieux; mais en ce cas, Kate avait toujours guidé sa sœur; et quand, vêtue d'une robe de pékin gris-perle, qui marquait sa taille ronde et mince, coiffée d'un chapeau de paille d'où s'échappaient ses belles boucles de cheveux, et sur lequel s'agitait un bouquet de plumes blanches, les épaules couvertes d'une longue écharpe de dentelle, chaussée de petites bottines de satin noir, gantée de fins gants blancs et tenant à la main un riche mouchoir brodé, Kate vint présenter son front aux lèvres de son père, Arthur resta muet d'étonnement et d'admiration, Mac-Leod pleura de joie, Flora baisa le bas de la robe de sa sœur, et se mit à danser autour d'elle comme les sauvages dansent autour de leurs idoles; puis lorsqu'elle l'eut aidée à remettre ses vêtements accoutumés, elle alla courir le hameau pour raconter comment *ma sœur Kate* avait été belle et bien mise.

Mais le trouble était resté dans chaque famille; les jeunes filles devinrent jaunes d'envie, les mères chuchotaient entre elles, les pères haussaient les épaules, les jeunes gens ricanaient.... Si bien que le lendemain, la médisance, courant de cabane en cabane, parvint jusqu'à celle de Mac-Léod. Le pêcheur pâlit; il vit enfin le tort que le séjour de l'étranger

pouvait faire à sa fille. Lord Arthur était allé chasser au bord de la mer : il l'attendit : « Mylord, lui dit-il d'un air triste, vous avez dormi sous le même toit que nous, vous avez mangé à la même table, nous avons prié Dieu ensemble; je vous ai reçu comme j'aurais reçu un fils !... Si ma pauvre femme eût vécu, nous aurions évité ce malheur, car ils disent au hameau que votre présence dans notre cabane compromet l'honneur de ma fille Kate.... et Kate n'a que son honneur pour trouver un mari... »

— Brave et digne Mac-Leod, répondit lord Arthur en lui serrant la main; si ce mari était trouvé?

— Je vois bien que c'est de vous que vous voulez parler, reprit le pêcheur en tremblant de joie. Eh bien, j'accepte! Rendez ma Kate aussi heureuse que je voudrais qu'elle le soit. Kate! s'écria-t-il, Flora!

Les deux jeunes filles entrèrent.

« Mes enfants, leur dit le pêcheur d'une voix émue, mylord a choisi l'une de vous pour épouse. »

Kate rougit et baissa les yeux.

« Ah! s'écria Flora en frappant dans ses mains, je le disais bien que ma sœur Kate serait un jour une lady. Aimez-la, lord Arthur, je vous aimerai bien!

— Et vous, Kate, reprit doucement le jeune homme, est-ce que vous ne m'aimez pas à votre tour?

— Une femme aime toujours son mari, mylord, » dit-elle en lui tendant gracieusement la main.

Le lendemain, lord Pountenay écrivit à ses sœurs qu'il avait trouvé une perle au bord de la mer, une jeune fille belle et pure, dont il allait devenir l'époux, et pour laquelle il leur demandait l'amitié d'une sœur, la tendresse d'une mère; car elle leur serait à la fois douce et soumise.

Huit jours après, le mariage de Catherine Mac-Leod et de lord Arthur Pountenay fut célébré à la paroisse de Durcon,



et les jeunes époux partirent aussitôt pour Londres.

Cet événement devint le sujet des conversations dans toutes les veillées. Les jeunes filles se disaient entre elles : « Croyez-vous que Kate aime ce gentleman ? — J'en doute, répondait l'une. — En effet, reprenait l'autre ; Allan Cameron, son cousin, le plus hardi des pêcheurs de la côte, avait été remarqué par elle. — Ce qu'il y a de sûr, ajoutait une troisième, c'est qu'Allan Cameron l'aimait, à en juger par la tristesse qu'il porte sur sa figure depuis le mariage de Kate. — Cependant, reprit une vieille femme, quand un gentleman demande la main d'une fille pauvre, elle n'a pas le droit de le refuser ; » mais quelques nouvelles mariées contestaient cette opinion, et citèrent à l'appui les touchantes ballades qu'elles avaient achetées un demi-penny à la foire de Dunoon.

Quoi qu'il en soit, depuis ce mariage, l'ambition et l'envie étaient venues troubler la paix de ce pauvre hameau. Les filles des pêcheurs passaient tout leur temps devant le petit miroir cassé qui servait à leur père à se faire la barbe les jours de fête ; elles s'y regardaient, s'attifaient, clignaient les yeux, pinçaient les lèvres, se faisaient des mines afin de juger si elles seraient assez jolies pour épouser aussi un gentleman ; elles ne raccommodaient plus les filets de leur père, elles allaient se promener du côté des montagnes, et ne fuyaient plus lorsqu'elles apercevaient de loin quelque voyageur égaré... Mais, hélas ! aucun ne descendait jusqu'au hameau des pauvres pêcheurs ; les jeunes filles se trouvaient malheureuses de cette existence que jusqu'alors elles avaient crue si heureuse ; le soleil leur semblait plus chaud, la brise de mer moins fraîche, les galets plus durs sous leurs pieds ; leur nourriture de poisson avait perdu toute saveur ; les adroits pêcheurs se voyaient dédaignés, toutes les promesses de mariage étaient rompues : depuis que *ma sœur Kate* était devenue

une grande dame de Londres, qu'elle allait en voiture et faisait des soupers délicats ; les pauvres filles ne voyaient plus de bonheur que dans une position semblable à celle de la fille de Mac-Leod.

Un an s'était écoulé ; Flora, qui avait été si fière de l'élévation de sa sœur, s'était consolée de ne plus la voir par l'espoir de recevoir souvent de ses nouvelles, par le récit des fêtes et des plaisirs dont elle jouissait à Londres. Au lieu de cela, ses lettres étaient rares, courtes, embarrassées ; elles ne contenaient que l'expression de ses respects pour son père et de son amitié pour Flora. Celle-ci, qui tâchait d'imiter en tout sa sœur, avait refusé d'épouser son cousin Brice Cameron, le frère aîné d'Allan ; mais ne voyant point arriver de gentleman, elle était devenue mélancolique. Le désir de voir sa sœur s'empara d'elle ; elle voulait au moins juger de son bonheur et revenir au hameau pour avoir le plaisir de raconter encore ce que faisait, ce que disait lady Pountenay, *ma sœur Kate*.

A force d'instances, elle obtint la permission d'aller à Londres. Le bon Mac-Leod lui remit toutes ses économies ; et, chargée d'un collier de coquillages que lui donna Allan pour le remettre à *my lady*, de plusieurs petits objets offerts en souvenir par ses anciennes compagnes, Flora, une belle matinée de printemps, se mit en route nu pieds, portant sur son dos un léger paquet de ses plus riches hardes, et tenant à la main ses bas et ses souliers.

La fille aînée du pêcheur traversa des pays et des populations qui lui étaient inconnus, sans vouloir s'arrêter pour les connaître ; elle n'avait qu'un but, Londres. Avant d'arriver, elle s'arrêta pour laver ses pieds dans l'eau d'une fontaine, mit ses bas et ses souliers, et, du meilleur anglais qu'elle put trouver, elle demanda l'adresse de lady Pountenay. Après beaucoup de difficultés, d'hésitations et d'attentes et venues, elle arriva enfin devant la maison de sa sœur, et s'arrêta, n'osant toucher le heur-



toir, dont la figure semblait lui faire la grimace. Cependant, en regardant autour d'elle, s'étant aperçue que cette maison n'était pas la plus belle de la rue, que ses fenêtres étroites et grillées lui donnaient un aspect sombre et triste, elle reprit courage, souleva doucement le marteau... mais le bruit qu'il fit en retombant vint lui ser-rer péniblement le cœur !

Un moment d'attente s'écoula, un do-mestique vint ouvrir. Après l'avoir regar-dée d'un air impertinemment scrutateur, il lui dit : « Que demandez-vous ?

— Lady Pountenay, répondit Flora, fai-sant une profonde révérence.

— Je serais curieux de savoir ce qu'une fille comme vous peut avoir de commun avec milady, » reprit le valet d'un ton moqueur.

Flora garda le silence. Elle aurait voulu surprendre sa sœur pour lui ôter le temps de feindre de la tendresse, si elle ne lui en avait pas conservé ; mais le valet allait lui fermer la porte... « Je suis la sœur de mi-lady, » dit-elle. A ces mots, ouvrant des yeux étonnés, le valet la fit entrer, et la conduisit au premier étage, dans un cabinet de toilette, où il la fit attendre ; puis il se rendit au salon.

Lady Pountenay était assise dans l'em-brasure d'une fenêtre ; elle faisait une bourse longue en filet. Miss Harriet, devant une table placée au milieu de la chambre, avait près d'elle un trousseau de clefs, et réglait les comptes des fournisseurs de la maison.

Le domestique entra d'un pas furtif, puis attendit que milady tournât les yeux du côté de la porte ; alors il lui fit signe de sortir du salon : « Qu'est-ce, John ? dit miss Harriet.

— C'est une personne qui demande mi-lady.

— Vous savez bien, reprit avec hauteur miss Harriet, qu'il n'y a ici d'autre *milady* que moi.

— Miss Harriet a raison, John, ajouta Kate ; personne ici ne peut, ne doit me de-mander.

— C'est votre sœur, milady, répondit John.

— Flora ! ma bonne Flora ! s'écria Kate se levant avec précipitation et jetant loin d'elle son ouvrage.

— Il vous sied bien, dit miss Harriet rougissant de colère, de faire venir ici vos mendiants de père, de frère et de sœur ! Vous nous avez assez déshonorés vous-même en entrant dans notre maison !... John, que l'on chasse cette fille ! » ajouta-t-elle avec un redoublement de fureur.

Kate fondit en larmes.

« Quel vacarme ! s'écria miss Arabella sortant de sa chambre, tenant une plume d'une main et un cahier de papier de l'autre. J'étais sur le point de résoudre un problème que je poursuis depuis un an...

— Pardonnez-moi, mes sœurs, leur dit la pauvre Kate toute tremblante ; je n'a-vais pas engagé Flora à venir me voir. Permettez que j'aille lui dire bonjour et adieu. »

Et passant au milieu d'elles, elle suivit John, qui lui indiqua du doigt le cabinet de toilette où l'attendait Flora.

La fille du pêcheur trouvait le temps bien long ! « Kate ne m'aime plus, se disait-elle ; le bonheur lui a fait oublier sa famille... »

Kate se précipite dans ses bras.

« Flora ! Kate ! ma sœur ! ma bonne sœur ! » murmuraient-elles à travers leurs embrassements et leurs larmes. Après une longue étreinte, elles se regardèrent enfin.

« Que vous êtes maigre, que vous êtes pâle, ma pauvre sœur ! lui dit Flora ef-frayée. Seriez-vous malade ?

— Et vous, que vous êtes fraîche, que vous avez ce bon parfum de lamer, de la liberté !

— Mais vous êtes heureuse, au moins, Kate ? lui demanda en tremblant Flora.

— Je suis bien malheureuse ! lui répon-dit à voix basse la jeune femme. Mon mari m'a aimée d'abord ; mais fatigué des ou-trages que me faisaient éprouver ses sœurs, qui me reprochaient sans cesse ma nais-sance, ma pauvreté, mon manque d'ins-



truction, il a fini par fuir cette maison, où il ne pouvait trouver ni bonheur ni repos. Dominé par le caractère despotique de ses sœurs, il ne s'est pas senti la force de se séparer d'elles ; il passe sa vie dans les clubs, aux courses, en voyages ; il vient de partir pour les États-Unis, où l'appellent quelques légers intérêts de famille, et m'a abandonnée à la merci de ses sœurs.... Ah ! Flora ! je suis bien malheureuse !

— Ma pauvre Kate ! dit Flora la pressant sur son cœur.

— En revoyant mon père, ne lui dites pas ce que j'ai à souffrir. Trompez-le, ma bonne sœur.

— Je vous le promets, répondit Flora découragée.

— Et Allan Cameron, est-il marié ? demanda Kate en tremblant.

— Non ; et voilà ce qu'il m'a chargée de vous remettre comme un bon souvenir. »

Elle sortit de sa poche le collier de coquillages.

« Vous le remercierez bien, Flora ; vous lui direz que je l'ai accepté avec reconnaissance.

— Voilà encore toutes sortes de petits cadeaux de nos compagnes, qui pensent bien souvent à vous et vous aiment toujours.

— Ah ! que cela fait de bien d'être aimée ! dit Kate en sanglotant.

— Mais comment peut-on ne pas vous aimer, vous, si douce et si bonne ? s'écria Flora étonnée. Comment vos sœurs, ayant de si beaux appartements, de si belles robes de soie, peuvent-elles être méchantes ?... Hélas ! en vous voyant si triste, si changée, il faut bien que je croie aussi qu'on peut être riche et être à plaindre...

— Adieu, Flora, adieu, ma sœur ! s'écria Kate avec désespoir ; je ne suis pas libre de rester plus longtemps avec vous.

— Déjà ! mais songez donc que pour venir vous voir j'ai dépensé toutes les économies de notre père... que je ne reviendrai plus... ne me renvoyez pas encore, ma sœur !... Qui sait quand nous nous rever-

rons ! et si jamais nous nous reverrons !

— Je n'ai point d'argent à ma disposition, Flora, dit Kate, en se dépouillant de ce qu'elle pouvait ôter de sa toilette ; mais emportez tout cela. Cette montre pour mon père, ces bagues, cette broche, ces manchettes pour nos compagnes ; ce mouchoir sur lequel j'ai tant pleuré sera pour vous...

Flora restait immobile, anéantie...

— Allez ! partez ! s'écria Kate, entendant la voix aigre de miss Harriet qui l'appelait... Aimez-moi toujours, embrassez mon père, dites-lui que je suis heureuse, très-heureuse... Partez ! épargnez-moi la douleur de vous voir en butte à la colère de mes bourreaux.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » dit Flora essuyant ses yeux, et se laissant entraîner vers la porte de la rue... « mon Dieu ! donnez-moi le courage de supporter le malheur de ma sœur Kate ! »

Elles se tinrent encore embrassées dans une douloureuse et déchirante étreinte, puis la porte de la rue se referma entre les deux filles du pêcheur.

Revenue au hameau, après avoir distribué à ses compagnes les présents de sa sœur, Flora ne sortit plus de la cabane que pour aller à l'office, où l'on remarqua qu'elle priait plus longtemps et avec plus de ferveur. Ses journées étaient partagées entre les travaux du ménage et les soins qu'elle donnait à son père, redoublant pour lui d'amour et de caresses. « Il faut bien que je vous aime pour deux maintenant, » lui disait-elle avec un triste sourire.

D'abord on s'étonna dans le hameau que Flora ne vint pas proclamer ce que faisait à Londres et ce que disait *ma sœur Kate*, puis on n'en parlait plus, lorsqu'un jour de fête que les vieux pêcheurs et leurs femmes étaient attablés sous des tentes, que les jeunes filles et les jeunes garçons réunis se promenaient sur le rivage, on aperçut au sommet d'une des montagnes qui bordent la mer, une



femme, en deuil de veuve, arrêtée, appuyée sur un bâton blanc... Deux cris partirent du milieu de la foule des promeneurs. Allan Cameron et Flora avaient reconnu cette femme... Tous deux coururent, et, grimant de rocher en rocher à en perdre haleine, ils arrivèrent à temps pour recevoir dans leurs bras Kate, qui venait de s'évanouir de fatigue et d'émotion en revoyant la cabane de son père.

Le soir même, Flora allait de cabane en cabane raconter en pleurant combien avait souffert, combien avait été malheureuse *ma sœur Kate*, dont le mari venait de périr dans un naufrage.

Le lendemain toutes les jeunes filles reprirent leurs occupations accoutumées ; elles ne se regardaient plus dans le petit morceau de miroir cassé, que pour voir si leurs cheveux étaient bien brillants et bien lisses ; elles souriaient de loin à leurs fiancés, et le dimanche suivant, le ministre de la paroisse de Dunoon eut à publier les bans d'une vingtaine de jeunes pêcheurs ; et Flora consentit à recevoir les soins de son cousin Brice, promettant de l'épouser le jour où le deuil de *ma sœur Kate* lui permettrait d'épouser Allan Cameron, qui lui était resté fidèle.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## L'ÉPI STÉRILE, LE TONNEAU VIDE.

### FABLE.

« Tandis que ces épis, qu'on coupera bientôt,  
Inclinent leurs fronts vers la terre,  
D'où vient que celui-ci s'élève encore si haut ?  
— C'est qu'il n'a pas de grain dans sa tête légère. »

« Ce tonneau qu'au pressoir le vigneron conduit  
En le poussant d'un pied rapide,  
Pourquoi donc fait-il tant de bruit ?  
— Mon bon ami, c'est qu'il est vide. »

Par un air hautain, suffisant,  
Par un babil étourdissant,  
L'ignorance se manifeste,  
Mais le vrai savoir est modeste.

L. A. BOURGUIN.

### Revue des Théâtres.

*Céline, ou la Famille de l'Absent*, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Fournier.

Danicourt, avocat à Rennes, ayant eu le malheur de perdre sa femme, pour fuir sa douleur, et par amour pour Napoléon, s'en-

gagea dans un régiment de chasseurs, et partit le 20 juin 1812, après avoir confié sa jeune fille Thérèse à une vieille amie, et placé chez Dupré, notaire à Rennes, 120,000 francs dont les intérêts devaient servir à payer l'éducation de deux neveux, Duviyer et Vallienne, qu'il avait mis au collège.

Bientôt les désastres de 1812 arrivèrent ; on n'entendit plus parler de Danicourt, qui,



frêle et délicat, s'il n'était pas mort par le feu de l'ennemi, avait dû succomber au milieu des glaces. Plus tard, sa fille épousa secrètement le marquis de Blainville; mais ce mariage ne fut point reconnu par les parents du marquis; celui-ci mourut; Thérèse, espérant retrouver son père, partit pour la Russie; mais elle tomba malade à Vienne, fut ramenée en France, et mourut à son tour, laissant une petite fille de trois ans et 100,000 francs qui lui venaient du marquis, et qu'elle avait déposés chez le notaire Dupré.

Nous sommes au 14 juin 1842, dans la maison de Duvivier, près de Rennes. Les deux neveux sont mariés. Vallienne a acheté l'étude de Dupré; Gustave, son fils, est sous-lieutenant. Duvivier a épousé en secondes noces une vieille coquette; il est percepteur des contributions et adjoint de sa commune; de plus il s'est fait philanthrope; il écrit sur la bienfaisance, et ne rêve, dit-il, que le bonheur du genre humain... mais ce n'est qu'un hypocrite qui a pris pour règle ce faux proverbe : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*. Sa première femme a recueilli la fille de Thérèse Danicourt. Bien qu'il touche depuis quatorze ans l'intérêt des 100,000 francs de la petite Céline, bien qu'elle soit faible et délicate, il l'emploie aux travaux du ménage, et pour ne pas lui rendre ses comptes, il va la marier à Rougeville, son neveu; celui-ci achètera à vil prix la charge que Vallienne est obligé de vendre et les 100,000 francs de dot de Céline feront passer sur l'illégalité de sa naissance.

Un vieillard pauvrement vêtu se présente chez Duvivier. « Mon nom est Jérôme, lui dit-il, ancien militaire. Vous excuserez la liberté que j'ai prise; mais, tout à l'heure, à la ville j'ai entendu parler de vous avec tant d'éloges... on vantait votre bienfaisance... — C'est ma spécialité. Tous les malheureux ont droit à mon intérêt... j'y ai peut-être plus droit qu'un autre, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que vous ayez

perdu un parent à Moscow. — J'en ai encore le cœur navré. — Seulement, tandis que votre parent succombait, ma constitution a résisté. Fait prisonnier, emmené bien loin dans les steppes de la Russie, j'y vécus jusqu'en 1814; à cette époque le chemin de la France me fut ouvert comme aux autres... mais ce n'était plus la même France, le même drapeau... je me fis Russe... Un fabricant d'Archangel partait pour Odessa, je le suivis... j'ai vécu du travail de mes mains jusqu'à ce moment... voilà tout. — Nous regorgeons de population, mon cher; puisque vous vous trouviez passablement là-bas, vous auriez bien dû y rester. — Je me sentais vieillir... à mon âge, les souvenirs de ma jeunesse reprenaient une force!... mon drapeau était revenu... et me voici. — Le drapeau, mon cher, ce sont de vieilles idées que je combats dans un de mes ouvrages; il n'y a plus de patrie, il n'y a plus que la grande famille de l'humanité, qu'on soit Russe, Chinois, Hottentot... — J'aime mieux les Français... Une occasion se présenta : le comte de Morizow, un grand seigneur, partait pour la France... j'obtins par grâce de ses valets une petite place sur les fourgons de sa suite... mais à peine arrivé les gens de son excellence m'ont signifié que j'étais de trop à l'hôtel... me voilà sans asile, sans ressource, obligé de faire encore vingt lieues pour arriver à Saint-Servan, où j'espère trouver de l'ouvrage; mais... — Eh bien, c'est une promenade... en sortant du bourg vous prenez à gauche... et, marchez toujours devant vous. — Je puis à peine faire un pas... Vous savez qu'en Russie nous avons presque tous eu les pieds gelés... aussi ce n'est pas mon chemin que je vous demande. — Qu'est-ce que c'est donc? — La permission de passer la nuit chez vous... et quelques secours pour prendre la voiture de demain. — Je suis le père des malheureux, dit Duvivier d'un ton solennel, c'est connu; mais ce que je donne à l'un, je le retire à l'autre... n'est-il pas



juste que je préfère les habitants de la commune à des étrangers? — Vous disiez qu'il n'y avait plus d'étrangers? — En théorie, mon cher. Tout ce que je peux faire pour vous, comme adjoint, c'est de fermer les yeux sur l'irrégularité de votre situation. — C'est vrai, je n'ai pas de papiers. — Je suis humain, je vous laisserai continuer votre route. — Quoi! pas même un petit coin pour passer la nuit prochaine? — Impossible! le corps municipal se rend chez le comte de Morizow, je ne peux me faire attendre... croyez que mon cœur saigne... Renvoie-moi ce mendiant, » dit-il au domestique qui vient lui annoncer que Coccotte est au cabriolet.

La pauvre Céline est bien malheureuse! elle est aimée de Gustave, le jeune sous-lieutenant, elle l'aime et vient d'être obligée de quitter ses habits de Cendrillon pour une toilette de fiancée; on va la marier à Rougeville. Elle rencontre Jérôme, que le domestique chassait. « Je ne suis ici qu'une orpheline, dit-elle au vieillard, mais vous ne vous en irez pas ainsi. — Il est vrai... je suis bien fatigué! » Elle le fait asseoir. « Ah! que ne puis-je vous venir en aide!... vous avez l'air d'un si brave homme!... Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'hier justement j'aie donné à une pauvre femme le peu qui me restait! mais attendez; je vous cacherai; je suis aimée des domestiques... je trouverai quelque moyen de vous être utile... »

Rougeville arrive; c'est une espèce d'imbécile, très-fort sur le Code. « Grâce au ciel, mademoiselle, lui dit-il, il m'est permis d'invoquer dès aujourd'hui les dispositions de l'article 1387. — Oui, reprend Jérôme, livre III, titre V : Du contrat de mariage et de ses effets. » Rougeville se croit avec un homme d'affaires envoyé pour le contrat. « Voilà les conventions, lui dit-il : Apport de la future, 100,000 francs, provenant de sa mère, la future les veut et au delà. Apport du futur... en blanc; je n'ai pour moi que mon mérite et ma ca-

pacité, bien que mon oncle, qui est si riche, m'ait promis de m'avancer les 60,000 francs de l'absent... mon grand-oncle, un fou à qui l'empereur avait fait tourner la tête. — Ah! monsieur, reprend Céline d'un ton de reproche, vous devriez parler autrement de M. Danicourt, qui a été le bienfaiteur de votre famille. » Jérôme paraît frappé de ce nom. « Danicourt était mon frère d'armes. N'est-il pas mort en Russie? — Si fait, répond Rougeville, réellement d'abord, puis légalement. Avant-hier, 20 juin 1842, il y avait trente ans juste... et ses neveux ont été mis en possession de ses biens. » Jérôme prenant Rougeville à part : « Mais il avait une fille? — Elle est morte. — Mais, elle aussi, elle avait une fille? ajoute-t-il avec émotion. — Les enfants qui se marient secrètement, sans le consentement de leur père et mère, n'ont aucun droit sur leurs biens : article 756. — C'est juste! »

M<sup>me</sup> Duvivier vient recevoir Rougeville; elle s'excuse d'être restée si longtemps à sa toilette. « Vous auriez pu y rester encore, répond-il; j'avais le plaisir de causer Code avec monsieur. » Il montre Jérôme. « Mademoiselle m'a permis d'attendre ici votre mari, » ajoute le vieillard. « M<sup>me</sup> Duvivier félicitait Rougeville sur son union prochaine avec Céline, lorsque celle-ci ose supplier sa tante de ne point la marier. « Gardez-moi près de vous, lui dit l'orpheline les larmes aux yeux; je souffrirai tout sans me plaindre, et je serai reconnaissante. — Obéissez! répond M<sup>me</sup> Duvivier. Si nous avons bien voulu vous traiter avec bonté, mon mari et moi, nous ne devons rien à la fille de Thérèse Danicourt. — La fille de Thérèse Danicourt! répète Jérôme; ah! j'aurais dû le deviner!... Céline... mademoiselle, lui dit-il d'une voix tremblante, ne craignez rien... Ayez confiance en moi! — Qu'est-ce que tout cela signifie? dit Rougeville. — Que vous avez perdu votre thèse, répond Jérôme, puisque nous parlons Code. Article 146 : Il n'y a pas de ma-



riage quand il n'y a pas consentement. »

Duvivier revient fort contrarié. « Le comte de Morizow, dit-il, est allé visiter les établissements industriels, la députation l'a vainement attendu. — Moi aussi, dit Jérôme en s'avançant, voilà une heure que je vous attends. — Encore ce mendiant, ce vagabond ! J'avais donné l'ordre qu'on le mit à la porte ; qui donc s'est permis de le retenir ? — C'est moi, dit Céline... Pardon... — Oui, reprend Jérôme, la pauvre petite ne se pique pas de philanthropie, mais elle a eu pitié de mon âge, de ma misère ; elle a été bonne pour le pauvre... Heureusement le pauvre pourra peut-être l'assister à son tour, car la chère petite a besoin, je crois, qu'un ami intervienne dans ses affaires. — Qu'est-ce qu'il dit ? Voyons, expliquez-vous ! — Je viens d'apprendre que ce parent que vous avez perdu en Russie était un de mes amis. Avant de mourir il m'a dit : Si tu rentres en France, va trouver mes neveux (j'avais oublié leur nom) ; l'un d'eux est Duvivier, c'est vous. — Fort bien !... Mais à quel propos ? — Voilà ses propres paroles : Mes deux neveux me doivent de la reconnaissance ; présente-toi chez eux ; en considération de ma mémoire, ils te recevront de leur mieux. — C'est très-joli ! Nous voyons tous les jours de ces inventions-là ! — Ah ! pouvez-vous penser ainsi ! » reprend Céline, qui a écouté avec le plus grand intérêt ce que racontait le vieillard. « Mais ce n'est pas tout, ajoute Jérôme ; il m'a autorisé à réclamer un dépôt de 120,000 francs. » Il remet à Duvivier une délégation. « Tenez, je ne sais pas lire. » Duvivier lit cet acte, qui se termine ainsi : « Imposant à Jérôme pour toute charge l'obligation de s'informer du sort de ma fille et de protéger ses enfants, si elle en a eu. — Ah ! mon Dieu ! » s'écrie Céline se rapprochant de Jérôme. « Et vous êtes son enfant, » lui dit le vieillard en lui prenant la main. « Comptez sur moi. Eh bien ? » ajoute-t-il en s'adressant à Duvivier. — Eh bien ! qu'est-ce que cela

prouve ? Je ne reconnais pas l'écriture de mon oncle... je ne vous connais pas... Je vous donne un quart d'heure pour sortir de la commune. — Vous profitez de l'embarras où je me trouve... Je suis étranger dans mon pays, sans papiers... je ne peux justifier de rien... et malgré mon état de faiblesse je vais tâcher de m'éloigner. — Hélas ! que vais-je devenir ? » dit la pauvre Céline.

Gustave se présente. « Prêt à partir pour l'Afrique, je viens, dit-il à Duvivier, tenter une dernière démarche auprès de vous. Je ne suis que sous-lieutenant, mais je m'illustrerai dans la campagne prochaine ; oui, j'en suis sûr, je rapporterai en France un grade nouveau, un nom dont ma famille sera fière, et des titres à votre confiance, à votre estime. Monsieur, madame, j'aime mademoiselle Céline ; dans un an je serai digne d'elle, et je viens vous conjurer de m'accorder sa main. — A cette démarche, monsieur, répond Duvivier, je n'ai qu'une réponse à faire ; je suis bon parent ; dites à monsieur votre père que je veux bien le considérer encore comme mon notaire : nous nous rendrons ce soir dans son étude pour y signer le contrat de mariage de Céline et de Rougeville. Quant à vous, dit-il à Jérôme, je vais vous faire conduire dans une institution philanthropique que j'ai contribué à fonder... un dépôt de mendicité, une bonne prison. — Ah ! monsieur, s'écrie Céline tout en larmes, traiter ainsi celui qui fut l'ami de mon grand-père, de votre oncle Danicourt ! » Gustave s'éloignait ; à ces mots, il revient sur ses pas et s'écrie : « L'ami de Danicourt ! — Oui, répond Céline, et le mien... C'était le ciel qui semblait me l'avoir envoyé... son affection pour moi va lui porter malheur... — Silence ! mademoiselle, » lui dit Duvivier ; puis s'adressant à Jérôme : « Vous qui n'êtes réclamé par personne, préparez-vous sur-le-champ à vous rendre au dépôt de mendicité. » Céline pleure ; alors Gustave ému



prend Jérôme par la main, et se tournant vers Duvivier : « Monsieur l'adjoint, au nom de la loi, je réclame cet étranger ! Venez, monsieur, venez chez mon père ! — Brave jeune homme ! dit Jérôme. Adieu ! Céline, espé

Chez Vallienne tout est dans la tristesse. « Ma chère Marie, dit-il à sa femme, je vais vendre ma charge de notaire afin de payer les engagements pris pour venir au secours de ton frère ; les 60,000 francs dont j'ai hérité m'aideront encore ; le reste servira à équiper Gustave, qui va partir pour l'Afrique ; et j'obtiendrai un petit emploi qui nous fera vivre modestement en attendant que notre fils revienne avec un grade élevé.

Gustave amène Jérôme, quel'on accueille avec bonté ; mais quel est le désespoir de cette vertueuse famille lorsque Jérôme réclame les 60,000 francs ! Vallienne les rendra ; il ne nie pas, lui, l'écriture de son oncle, mais il ne pourra plus tenir ses engagements avec le syndic de la faillite de son beau-frère... Gustave ne pourra plus partir, il lui faudra être témoin du mariage de Céline avec Rougeville... « Eh bien ! il ne partira pas, » dit froidement Jérôme en apprenant le surcroît de malheur qu'il apporte chez ceux dont il est si charitablement accueilli.

Céline s'est échappée : elle accourt toute en larmes demander la protection de Jérôme ; Rougeville, donnant le bras à sa tante, vient pour signer le contrat ; Duvivier, qui n'a pas encore pu trouver le comte Morizow, arrive à son tour. Jérôme demande où est située l'étude de M. Dupré. « Vous êtes chez son successeur, » répond Vallienne. — J'allais lui porter le testament de Danicourt, mais puisque nous sommes tous réunis, c'est le cas de lire ce testament. » Il le remet à Vallienne, qui le lit haut. « Après avoir été fait prisonnier, je revenais en France lorsque la douleur causée par le mariage secret de ma fille avec un marquis, un ennemi de notre gloire, de notre grand empereur, me fit

» renoncer à ma patrie ; je me fis Russe. A » force d'industrie et de persévérance je » décuplai la fortune d'un grand seigneur » qui, par reconnaissance, m'adopta, me » transmit son nom et ses biens, dont » la valeur en terres, paysans et usines est » de deux millions de roubles... mais saisi » de repentir et voulant laisser à des pa- » rents, que je connais à peine, un bon » souvenir de l'oncle sur lequel ils ont » sans doute plus d'un fois pleuré... je » partage également mes biens entre mes » deux neveux, Vallienne et Duvivier. »

« Il vous a oublié, » Céline, lui dit Jérôme en passant auprès d'elle. « Il ne me connaissait pas... » répond la douce enfant ; « mais ma mère ! pas un mot pour elle !... Il est donc mort sans lui pardonner !

— Cette fois l'écriture est-elle authentique ? demande Jérôme, s'approchant de Duvivier, qui examine le testament.

— Tout ce qu'il y a de plus authentique. »

Jérôme prend le testament et le déchire ; puis, pendant le silence causé par l'étonnement, il s'appuie sur une table et écrit en lisant à mesure : « Aujourd'hui, ayant » eu l'occasion de connaître et d'apprécier » les membres de ma famille, je donne » tous mes biens en dot à ma petite-fille » Céline... à condition qu'elle épousera » Gustave Vallienne... Joseph Danicourt, » comte de Morizow. »

« Et moi qui voulais l'envoyer au dépôt de mendicité, dit Duvivier à Rougeville.

— Ne pourrions-nous le faire interdire ? répond celui-ci : article 489. »

Danicourt est entouré, caressé par la famille de son choix. « Ah ! mon père, lui dit Céline, pour tant de bienfaits, que puis-je vous donner en échange ? — Ton amour, ma fille chérie ! »

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



Correspondance.

Décidément, ma chère, nous sommes mélomanes. J'entends toutes ces demoiselles qui disent avec orgueil qu'elles ont fait des gammes pendant une heure... qu'elles ont étudié leur piano pendant trois heures... Celles-ci reçoivent des leçons de M<sup>lle</sup> Boutibonne, cette jeune Hongroise que je t'ai souvent citée pour son jeu plein de grâce et d'expression; celles-là suivent les cours de M<sup>me</sup> Massone, cette jeune Napolitaine qui chante avec une si belle méthode et une voix si touchante. De son côté la presse proclame les triomphes de Listz, de Batta, de Labarre et d'Allart, avec les mêmes expressions que lorsqu'il s'agissait des triomphes de Napoléon; les rois donnent leurs croix aux artistes, et les peuples leur or. On se demande: Avez-vous entendu chanter Rubini? que vous êtes heureuse! Comme autrefois on disait: Vous avez entendu lire cette belle tragédie, vous êtes bien heureuse! Un jeune employé, un jeune clerc ont-ils de la voix, ils sont fêtés, reçus partout; les jeunes gens leur serrent la main, les demoiselles les saluent... Dans les salons on ne cause plus littérature, peinture, on ne parle que musique, ou plutôt on ne parle pas, on écoute... Mais je fais à part moi mes petites observations, et je crois que, parmi les personnes qui se disent passionnées pour la musique, il y en a beaucoup qui prennent ce prétexte, n'étant passionnées pour rien, afin d'avoir l'air d'être passionnées pour quelque chose. Et puis, devant un livre, un tableau, il faut savoir dire pourquoi le sujet ou la manière dont il est rendu vous plaisent ou vous déplaisent; il faut savoir expliquer son blâme ou son admiration; au lieu qu'au concert, aux Italiens, il suffit de dire et de répéter divin! délicieux! bravo! bravissimo! en se pâmant d'aise; ce n'est pas si difficile que d'exprimer une idée juste avec des

mots bien choisis... Enfin, c'est une mode. Je connais une dame qui disait sérieusement: J'ai toujours ma loge du vendredi à l'Opéra; mais je viens d'en prendre une le mercredi pour mes petits enfants. Je les y envoie avec leur bonne, afin de former leur goût pour la musique... Maman me défend d'être moqueuse, aussi je ne te raconte cela que dans l'espoir qu'elle ne le saura pas.

Ce qu'elle me permet, c'est de te parler de nos gracieux et utiles travaux de femme. Je vais donc t'expliquer la planche XI:

Le n° 1 est un col qui se brode au mé-tier, au crochet, ou en points de chaînette. Sur bel organdy ce col coûte 1 franc 50 centimes à la *Brodeuse*.

Le n° 2 est la moitié d'un sac de cache-mire bleu-ciel ou ponceau qui se brode au métier, au crochet ou en points de chaînette. Le vermicelle, les pois, les tortil-lons qui servent de tige aux fleurs, et les croix qui sont au milieu de ces fleurs, se font en fil d'or; les feuilles, les fleurs et l'espèce de corde qui entoure le vermicelle, la ligne intérieure et celle extérieure, les longues dents, l'espèce de feston qui les réunit entre elles, se font en cordonnet de soie noire. A ce sac, que l'on double de gros-de-Naples blanc, on fait un ourlet dans lequel on passe une ganse ronde en soie bleue-ciel ou ponceau; il en faut 50 centimètres. Pour faire ces glands achète chez le vannier une petite baguette de jonc d'un centimètre de circonférence, coupes-en trois morceaux longs de 2 centimètres; achète du cordonnet très-fin, rouge ou bleu, coupe-le en bouts longs de 20 centimètres, que tu étends sur ta table à ouvrage; lorsque tu crois avoir la moitié de la grosseur d'un gland, tu enfiles du fil d'or dans une ai-guille, tu fais un nœud à ce fil, tu passes ce fil sous le milieu des bouts de cordonnet, tu passes ton aiguille dans le nœud pour former un cercle de fil d'or de 4 centimètres de circonférence; tu doubles ce cercle, et pour le rendre plus solide, tu l'entoures de fil d'or. Tu prends un des petits morceaux



de jonc, tu l'introduis au milieu des bouts de cordonnet, que tu rabats par-dessus; quand il en est bien couvert, pour former le gland, laisse un centimètre entre le cercle d'or et le jonc; alors tu recouvres la soie en tournant ce fil d'or autour du jonc. Ces glands se cousent, par le cercle d'or, l'un au milieu du bas du sac, les deux autres de chaque côté, au milieu du troisième vide, dans la deuxième dent, en partant du haut du sac. Pour dessiner ce sac, cela coûte 1 fr. 50 cent., au coin de la place Vendôme.

Les n<sup>os</sup> 3 et 4, ce sont des encadrements de mouchoirs. Les mouchoirs, tout dessinés sur belle batiste, coûtent 8 francs chez M<sup>me</sup> Lefèvre.

Ces n<sup>os</sup> 3 et 4 sont aussi de riches entre-deux qui peuvent servir pour chemisettes. Les rosaces du n<sup>o</sup> 3 se font à jour, ainsi que les espèces de marguerites du n<sup>o</sup> 4.

Le n<sup>o</sup> 5 est le patron d'un bonnet de nuit en jaconas.

Le n<sup>o</sup> 6 est ce même bonnet garni d'un petit tulle à peine froncé. La raie légèrement pointée indique le faux ourlet que l'on y ajoute tout autour.

Ce bonnet se repasse comme un mouchoir. Quand on le pose sur sa tête, on noue d'abord sous le menton les deux petites bandes de percale; la ganse de coton plate, large d'un centimètre et demi, que l'on a passée dans la coulisse, revient se nouer derrière. Ce bonnet sied aux figures douces, régulières et calmes.

Si tu veux en faire un bonnet du matin, tu le tailles en mousseline sur laquelle tu brodes un semé, au plumetis. Tu peux le doubler de gros-de-Naples rose, bleu ou lilas. Tu le garnis d'une dentelle, tu couds deux petits rubans de gros-de-Naples sous le menton, et tu passes deux rubans de gros-de-Naples dans la coulisse.

Si ce bonnet est pour ta mère, tu peux le faire en tulle de coton. Alors tu le tailles derrière de 4 centimètres plus grand, depuis les chiffres 35, 32 et 28 jusqu'au chiffre 10; tu garnis cet espace avec un tulle d'un cen-

timètre de haut; à partir de ces 4 centimètres, tu feras le long de ces chiffres 35, 32 et 28, jusqu'au chiffre 10, puis de là, en droite ligne, jusqu'au chiffre 20, qui se trouve devant; tu feras, dis-je, un faux ourlet avec un ruban de satin gros vert, gros bleu ou orange, large de 2 centimètres, cousu à plat. Devant, à partir du premier chiffre 3 jusqu'au chiffre 26, tu placeras un ruban de satin, large de 5 centimètres; tu y coudras une dentelle haute de 5 centimètres, froncée seulement à partir du chiffre 10 du devant jusqu'au chiffre 10 du derrière; là, tu joindras cette dentelle au bavolet. Pour serrer ce bonnet, tu coudras, au chiffre 20, un ruban de satin, tu le passeras dans la coulisse et l'arrêteras derrière à la largeur de la tête; au chiffre 26 tu coudras de chaque côté 30 centimètres de ruban de satin, large de 5 centimètres, et avec du pareil ruban tu feras deux rosettes que tu placeras de chaque côté, où se trouve le chiffre 20. On met son chapeau sur ce bonnet.

Le n<sup>o</sup> 7 est la moitié d'un camail. Tu choisis une étoffe de cinq quarts de large. Tu en achètes 2 mètres 84 centimètres, tu les plies en deux, et les tailles sur ce modèle; avec le morceau que tu lèves en biais au milieu du derrière, tu tailles, dans le côté le plus large, la pèlerine qui doit avoir le même biais que le camail; tu tailles les bouts de manches dans les pointes que tu lèves du bas pour arrondir ce camail; tu le ouates, ainsi que la pèlerine, les bouts de manche et un col haut de 5 centimètres, et doubles le tout avec un gros-de-Naples de couleur pâle; à ce col, tu montes, en les fronçant sur les épaules, le camail et la pèlerine. Si l'étoffe est du mérinos gris ou noir (seules couleurs qui vont sur toutes les robes), tu couds autour du camail, de la pèlerine, des bouts de manches et du col, un ornement en passementerie, large de 3 centimètres. Si le camail est en moire ou en gros des Indes noir, tu le garnis avec un beau ruban noir, ouvragé, large de 6 cen-



timètres, que tu fronces du haut et du bas, et que tu couds en laissant dépasser une des deux têtes, qui doivent être chacune d'à peu près 1 centimètre et demi. Les bouts de manche ne se cousent aux ouvertures que par moitié et du côté qui est sur le bras, de cette manière les bouts de manches peuvent pendre en dedans, et tu peux passer tes bras par les ouvertures, si tu ne veux pas les passer dans les manches.

Il y a des camails qui se taillent en biais. Tu plies alors ton étoffe dans un biais exact que tu places au milieu du dos; les devants sont alors en biais. Du reste, ces camails se taillent, se ouatent, se doublent et se garnissent de même. C'est ainsi que se font les camails en étoffes à carreaux écossais; par exemple, les châles tartan, que l'on peut rajeunir en les changeant de forme. On les garnit avec une frange qui rappelle les couleurs des carreaux.

Les camails se font encore en droit-fil derrière, et en biais devant; on n'y met qu'un petit col à la chevalière; pour le reste ils se font encore sur le modèle n° 7. Cette façon est celle qui se voit le plus dans les magasins et aux promenades. Les plus simples coûtent de 60 à 75 francs.

Le n° 8 est la moitié d'une espèce de camisole de lit ou du matin; ce modèle est pour hommes. Achète 2 mètres 50 centimètres d'étoffe de trois quarts de large. Si l'étoffe n'a point de fleurs qui aient un sens, coupe deux hauteurs de 80 centimètres chaque, réunis-les au milieu du dos et taille-les sur ce modèle. Le devant est indiqué par une étoile.

Le n° 9 est le col.

Le n° 10 est la manche. On entrepaille les deux dans la largeur de l'étoffe.

Le n° 11 est le parement.

Cette espèce de camisole se double d'une soie légère et se ouate. On l'ourle tout autour, on on y met un passe-poil. Des deux côtés du col on place un bouton; sous chacun de ces boutons on coud les deux bouts d'une ganse longue de 4 centimètres, pour

fermer la camisole; ces ganses s'accrochent aux boutons. Ton frère, ton père te sauront gré de leur avoir fait ce vêtement, si commode quand on est un peu malade, et qu'on veut rester assis sur son lit, y lire, y travailler...

Pour femmes, il faut seulement faire descendre les épaules un peu plus bas, ce qui diminuera l'entournure, tailler les manches un peu plus étroites, un peu plus courtes, et nouer la camisole avec deux rubans. Emploie pour cette camisole une vieille robe de mousseline de laine.

Voici quelques toilettes qui m'ont paru convenables et que la mode future ne désapprouverait pas; je peux t'assurer même qu'elle les approuverait entièrement.

J'ai rencontré, rue Lepelletier, chez madame Massone, une demoiselle ayant une robe de mérinos bleu-de-France, brodée en soutache aussi bleu-de-France, d'après les dessins planche V, n° 5; une écharpe de flanelle à carreaux écossais couvrait ses épaules.

Sa sœur avait une robe de mérinos noir façon amazone, sur les modèles planche IV, n°s 15-16 et 14; une pèlerine sur le modèle planche II, n° 9; le bas de la jupe avait au-dessus de l'ourlet, haut de 10 centimètres, trois rangs de rubans de velours, larges d'un centimètre, espacés entre eux de 2 centimètres; 10 centimètres plus haut, encore trois rangs de rubans; 10 centimètres plus haut, encore trois rangs; la pèlerine avait tout autour trois rangs de ce même ruban de velours. Ses manchettes étaient sur le modèle planche I, n° 9. Son chapeau était en velours noir; son tour de tête, en coques de ruban de satin rose, se trouvait attaché au chapeau, car deux longs bouts de ce même ruban rose le nouaient sous le menton. Elle avait des souliers de velours noir boutonnés sur le côté, et tenait sous le bras son cahier de musique.

Je me suis trouvée en visite avec une demoiselle qui avait une robe de poulx de soie rayé gros bleu et orange, un camail et un



manchon de fausse hermine, un chapeau de peluche blanche, orné d'un triple ruban de satin blanc, croisé sur la passe, et d'un nœud, à longs bouts, attaché plus haut que le haut du bavolet et pendant derrière. Ses manchettes sur le dessin planche VII, n° 3; ses bottines en prunelle noire.

Pour soirée, je te conseillerai une robe de mousseline de laine bleue, grise ou blanche, ornée de trois plis. Corsage planche IV, sur les modèles nos 12, 13, 19; ta pèlerine de tulle ou de mousseline brodée d'un semé au plumetis, doublée de gros-de-Naples bleu, rose ou blanc; pour coiffure, des deux côtés de la tête, deux rosettes planche III, n° 9, formées de boucles de rubans de satin bleu et de boucles de ruban de satin blanc, ou bien gris et bleu, gris et rose, selon la couleur de ta robe. Des manchettes de dentelle, sur le modèle planche IV, n° 8.

Mais en voilà assez de chiffres arabes et de chiffres romains; c'est aussi ennuyeux que de faire des gammes et de filer des sons... d'autant plus que l'on ne nous crierait pas diva, brava, bravissima... Cependant, les sons se perdent dans l'air, et nos pompons dureront autant que la mode... Mon Dieu! que toutes ces choses me paraissent futiles... Adieu; mon amitié au moins est solide; elle seule ne se fanera pas au soleil, ne s'éteindra pas dans l'air, et le temps ne fera que la rendre encore plus durable... c'est ce qui me console.

J. J.

---

### *Sphéméride.*

---

15 novembre 1671, mort de la duchesse de Montausier.

La vertueuse et digne épouse du duc de Montausier était cette célèbre Julie d'Angennes, cette incomparable Arténice, ainsi que l'appelaient les contemporains, la fille

du marquis de Rambouillet, et la merveille de l'hôtel à jamais fameux, comme rendez-vous des beaux esprits, gens de cour ou gens de lettres. M<sup>lle</sup> de Rambouillet possédait, avec la beauté, toutes les qualités qui peuvent séduire et attacher. Quand le cadet de ses frères fut frappé de la peste qui régnait dans la capitale et avait pénétré jusqu'au Louvre, elle s'enferma dans la chambre du malade, et pendant les neuf jours qu'il eut à souffrir et à vivre, elle lui prodigua tous ses soins. Ce dévouement inspira au duc de Montausier, qui n'était encore que marquis de Salles, le désir de connaître Julie d'Angennes: il se fit présenter chez sa mère, et demanda sa main; mais il ne l'obtint que douze ans après. Choisie, en 1641, pour être gouvernante des enfants de France, nommée aussi dame d'honneur de la reine, et ne pouvant remplir tous les devoirs que ces deux places lui imposaient, M<sup>me</sup> de Montausier quitta, en 1664, celle de gouvernante du dauphin; tant que sa santé le lui permit, elle resta près de la douce et pieuse Marie-Thérèse; vers 1669, elle se retira de la cour, et mourut au bout de deux ans. C'est pour elle qu'avait été exécutée cette offrande poétique, si connue sous le titre de *Guirlande de Julie*. Le duc de Montausier, son futur époux, la lui présenta le premier jour de l'année 1633 ou 1634.

---

### *Mosaïque.*

---

J'ai besoin de songer à toi, comme de respirer; et si je vis, c'est que je suis toujours avec toi par la pensée.

GRÉGOIRE A BASILE.

---

Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

SAINT PAUL.



le  
z-  
ou  
é-  
ui  
a-  
ui  
ré  
la  
euf  
lui  
ent  
ait  
de  
é-  
n;  
ès.  
nte  
ne  
m-  
ces  
ta,  
u-  
elle  
ie-  
ur,  
our  
de  
ir-  
son  
ier

de  
ou-

res,  
us-



Ayuntamiento de Madrid



N<sup>o</sup> 7.

Journal des Demoiselles.

10<sup>e</sup> Année

Planche XI.

N<sup>o</sup> 11.

N<sup>o</sup> 10.

N<sup>o</sup> 8.

N<sup>o</sup> 9.

N<sup>o</sup> 6.

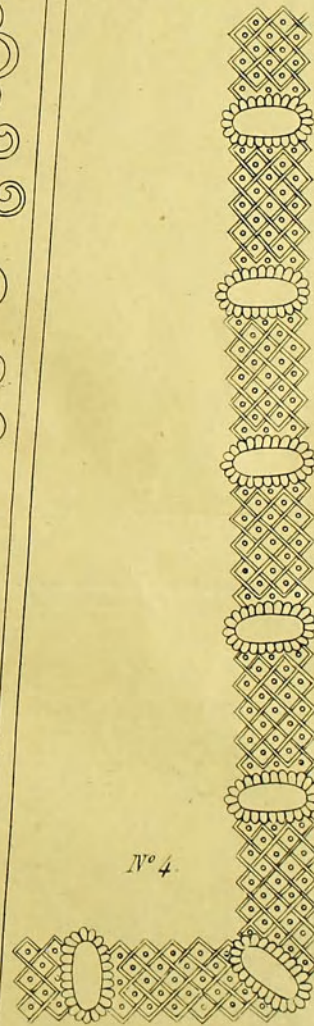
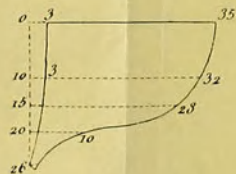
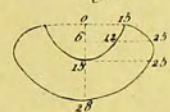
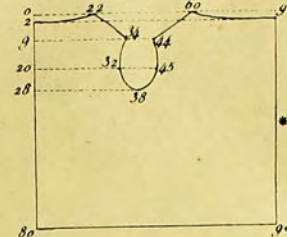
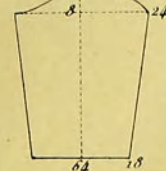
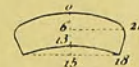
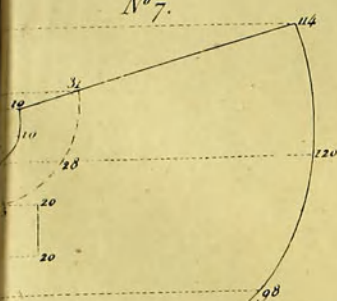
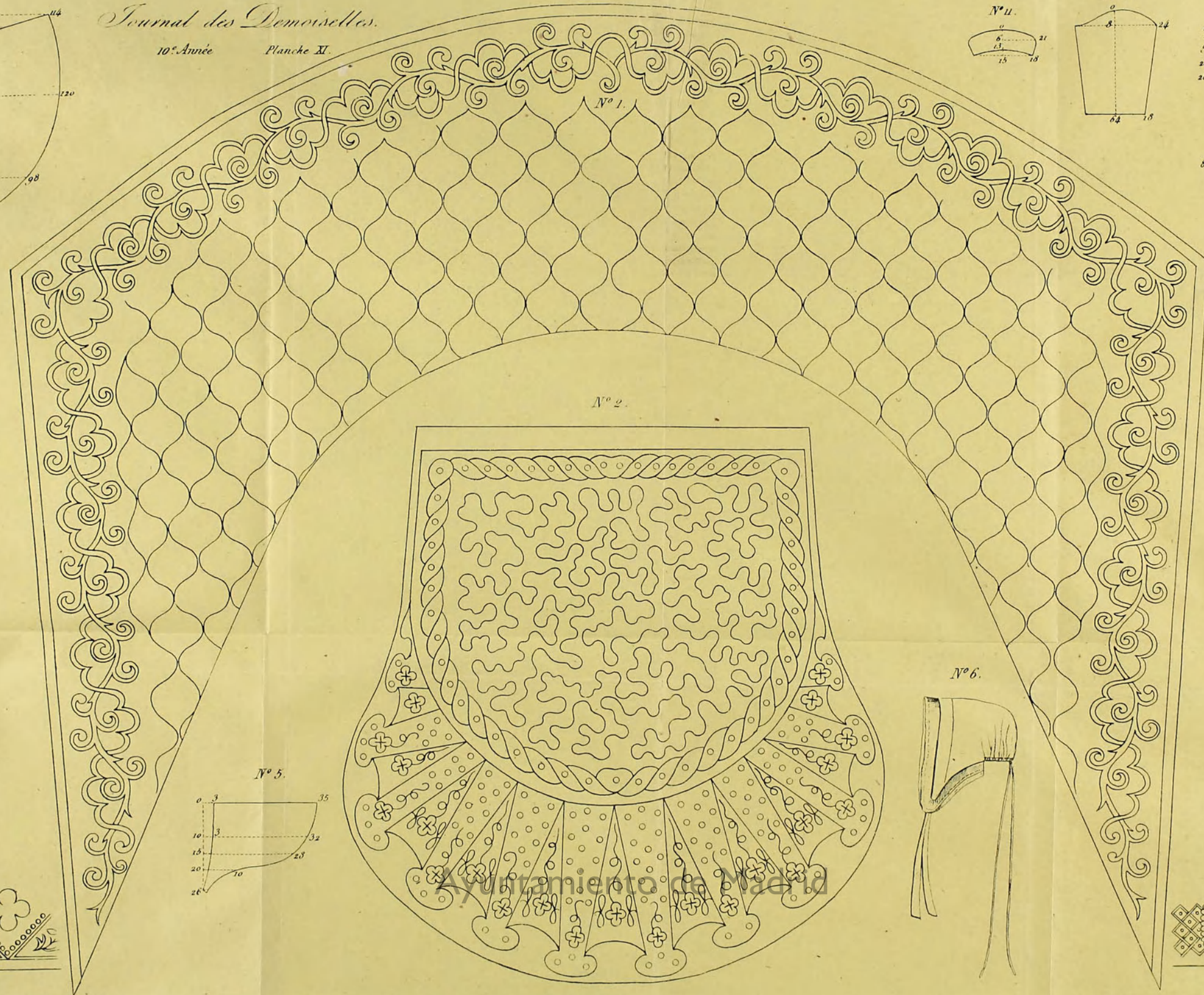
N<sup>o</sup> 5.

N<sup>o</sup> 3.

N<sup>o</sup> 4.

N<sup>o</sup> 1.

N<sup>o</sup> 2.





Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie de V<sup>e</sup> Dondey-Dupre, rue Saint-Louis, 40, au Havre





Ayuntamiento de Madrid





*Gravé par Damours*

Ayuntamiento de Madrid  
Journal des Demoiselles.